

## La revue catholique des idées et des faits

### SOMMAIRE

Mon frère, le Dominicain

Littérature et presse catholiques

Ketteler

Dans le van du Vanneur

L'amour au bout du fil

Les deux Allemagnes

Les idées et les faits : S. D. N. — Autriche. — Russie.

Emile Baumann

D<sup>r</sup> J. Eberlé

Maurice Defourny

Robert-Hugh Benson

Jeanne Cappe

F. W. Fœrster

### La Semaine

♦ *Semaine peu brillante pour notre diplomatie!*

Dans une note officielle de protestation contre de nouveaux mensonges allemands, après avoir rappelé ses précédentes propositions, la Belgique se déclarait toujours disposée à une enquête, même tardive, sur les prétendus francs-tireurs.

Cette fois, Berlin répond qu'il accepte la suggestion.

Devant cet acquiescement, le gouvernement belge — auteur de la suggestion nouvelle! — se ravise et proclame qu'actuellement une enquête exciterait davantage les esprits qu'elle ne les calmerait.

Mais alors, pourquoi l'avoir proposée?...

Et une certaine presse de chez nous parle de piège allemand, ce qui est assez drôle. Et une certaine presse de là-bas parle de « peur belge », peur qu'une enquête ne révèle les crimes des francs-tireurs, conclusion qui s'indiquait, mais qui n'en est pas moins fantaisiste.

Moralité: La suggestion belge, si maladroitement « repêchée » par le gouvernement — tout de même, il devait y avoir une façon plus élégante de se tirer d'un mauvais pas, si mauvais pas il y avait — a obtenu le beau résultat que l'opinion publique allemande est un peu plus convaincue qu'hier de l'existence de francs-tireurs belges.

Ce n'est pas encore cela qui pacifiera les esprits!...

♦ *Que nous sommes loin d'ailleurs de pareille pacification!*

M. Steed — dont nous résumons l'article plus loin — affirme que, du train dont vont les choses, il n'y aura bientôt plus d'incertain que la date d'une guerre nouvelle inévitable. Et, au congrès du Friedensbund des catholiques allemands, le R. P. Stratmann, dominicain, s'est écrié, cette semaine, en déplorant d'ailleurs profondément la chose: « L'après-guerre est finie, nous vivons dans une nouvelle avant-guerre! »

Le fait est que la lettre du professeur Fœrster au Temps — lettre que nous reproduisons intégralement dans ce numéro — éclaire de façon vraiment tragique l'existence des deux Allemagnes.

Si Fœrster a raison, et tout ce qui se passe de l'autre côté du Rhin paraît bien vérifier ses dires, un double aveuglement étonne. Aveuglement d'abord, de ceux qui misent sur une Allemagne pacifique. Leur erreur et leurs concessions pourraient être fatales à leurs patries et à l'Europe. Aveuglement aussi des dirigeants allemands, qui s'illusionnent et qui se laissent manœuvrer, pour

ne pas parler de ceux qui encouragent et qui sont complices.

En lisant les comptes rendus de la 66<sup>me</sup> Assemblée générale des Catholiques allemands, tenue ces jours-ci à Dortmund, et où la foi et l'activité apostolique de nos frères dans le Christ se sont si magnifiquement affirmées, on reste stupéfait. Si vraiment, l'Allemagne militariste menace l'avenir de l'Europe, qu'attendent donc les chefs catholiques allemands... pour le voir, pour le dénoncer, et pour prêcher la croisade contre ce danger de mort?

Dans son discours d'ouverture, l'ancien président du Conseil D<sup>r</sup> Stegerwald a dit que « nous ne vivons toujours pas dans une Europe pacifiée. Nous voulons croire pourtant que, malgré de nombreux obstacles, nous nous trouvons sur la bonne voie. Car, une chose est claire: sans Europe pacifiée, un travail systématique et fécond du catholicisme en général, et donc aussi du catholicisme allemand, est impossible ».

D'accord, mais s'il est vrai que jamais les catholiques ne se préoccupent assez de la question scolaire et de la question sociale (pour ne signaler que deux problèmes longuement traités à Dortmund), une nouvelle guerre — et si Fœrster a raison, l'Allemagne militariste nous y mène tout droit — porterait à l'Eglise des coups autrement terribles, que les actuels abus scolaires et sociaux!

Il faut bien reconnaître que la carence des dirigeants allemands à voir le mal, et, l'ayant vu, à le dénoncer courageusement envers et contre tous, domine la crise morale de l'après-guerre.

Encore une fois, si Fœrster a raison, quel terrible « péché d'omission » pour le catholicisme allemand, dont les assises de Dortmund viennent de montrer une fois de plus l'influence et la puissance, qu'aucune grande voix catholique allemande, bravant tout, ne s'élève pour crier la Vérité, la vérité sur la violation de la neutralité belge, la vérité sur la culpabilité de guerre de l'Allemagne, la vérité sur les atrocités allemandes, la vérité surtout sur l'emprise actuelle d'un nationalisme allemand militariste et impérialiste.

Et ce silence tragique de ceux qui « savent » — il n'est pas possible qu'il n'y en ait pas — cette conviction qu'il vaut mieux se taire pour éviter un mal qu'ils estiment plus grand encore, cette idée que l'état des esprits ne permet pas de heurter de front le « nationalisme allemand », quelle démonstration éclatante que Fœrster dit vrai...

# Mon frère, le Dominicain<sup>(1)</sup>

## Sa mort

Dès que le Père Joseph fut prêtre, ma mère n'eut qu'un désir : assister à la Messe de son fils, communier de sa main. Nous espérons qu'il viendrait en France durant l'été de 1897. Le Provincial dit : Non ; et ce *non*, pour aboutir au *oui* de l'année suivante, allait être un arrêt de mort. Léon ne murmura point ; il exhorta ma mère à se résigner. Le 15 août, dans la lettre où il la consolait, il évoquait nos vacances d'enfants chez les Carmélites, les soirs où il descendait à la chapelle des Réparatrices, la joie qu'il aurait de célébrer la Messe à Fourvières.

Le 5 novembre, il me confirmait la probabilité de son voyage :

« Espérons que, l'an prochain, nous nous retrouverons tous ensemble encore une fois. Vivons de cette perspective, l'attendant comme on peut attendre *les choses qui dépendent des hommes*. »

Le 29 avril 1898, il se hâtait de me prévenir que la nouvelle était officiellement certaine :

— « S'il n'y a rien de changé, je partirai d'ici le 2 juillet ; je serai en France le 10, à Lyon le 11 ou le 12... » Le 13 mai, en m'offrant ses vœux pour ma fête — et ce fut sa dernière lettre, — il se livrait à la joie de la proche réunion :

« Dans deux mois, à pareil jour, personne, je l'espère, ne manquera, cette fois-ci, à l'appel... Ce sera un grand moment dans ma vie. Malgré mes longs silences, je n'en reste pas moins ce que j'étais autrefois. »

Dans le plus confiant des bonheurs, nous attendions son arrivée. Ma mère se mettait en frais d'une robe neuve<sup>(2)</sup> pour la messe où « personne ne manquerait à l'appel ». Je me disposais à partir au-devant de lui ; rendez-vous était pris à la gare Saint-Lazare, le 10 juillet.

Il se disait heureux de ce voyage, il essayait de l'être ; mais une tristesse incompréhensible l'alourdissait. La veille de son départ, il en fit l'aveu à la Supérieure des Dominicaines qui possédait toute sa confiance : « Si ce n'était à cause de ma mère, je resterais. »

Se chagrinerait-il de quitter un couvent où il avait, quarante-huit mois, peiné dans l'espérance, pour la haute gloire de Dieu ? Sans doute, il était de ceux qui s'attachent partout où ils passent, à leur insu, malgré eux. Mais il avait résolu — avec l'assentiment du Provincial — de ne pas revenir à Rosary Hill ; avant de dire adieu à sa cellule, il brûla toutes nos lettres, et il emporta ses notes de théologie.

Sa désolation couvrait en réalité un pressentiment. Il avait, dans des conjonctures graves, plusieurs années auparavant, offert sa vie pour qu'un malheur fût épargné à l'un des siens. Il savait sa requête exaucée ; où et quand s'accomplirait son vœu héroïque, Dieu s'en chargeait. Une intuition confuse l'avertissait pourtant que la traversée prochaine serait le signal du grand voyage.

(1) C'est le titre du prochain livre de M. Baumann, consacré à son frère, et qui paraîtra cet hiver chez Bernard Grasset à Paris.

Le chapitre que l'extrême obligeance de l'auteur nous permet de publier aujourd'hui relate la mort pathétique et émouvante de Léon Baumann, en religion le Père Joseph, dominicain

(2) C'est en se rendant chez sa couturière, le matin du 7 juillet, qu'elle apprit dans un tramway, par la manchette d'un journal, la catastrophe.

Dans la vigueur de sa jeunesse, il ne renonçait pas à la terre, sans que sa nature frémit.

Quatre Dominicains devaient s'embarquer, le 2 juillet, sur la *Bourgogne*. Ils eussent même été cinq, si le Prieur n'avait forcé le Père Hugon, alors souffrant, de prendre ses vacances quinze jours plus tôt. Sur le pont du bateau ils ne furent que trois ; le quatrième arriva trop tard.

La mer était calme, le ciel limpide, le capitaine jovial ; des enfants jouaient autour d'eux ; le nom du bateau semblait pour Léon un gai présage, comme si le pays maternel, d'avance, l'accueillait sur l'Océan. Malgré tout, il demeurait *triste à la mort* ; et, chose plus étrange, le Père Bernardin Merlin subissait lui-même l'attente d'un événement douloureux. Le capitaine Deloncle s'en étonna : « Père, où avez-vous perdu votre belle humeur ? — Je n'en sais rien. *Quelque chose* pèse sur nous. L'avenir l'éclaircira (1). »

Il y avait quarante heures que, pour les passagers de la *Bourgogne*, l'Amérique avait disparu. Le vapeur, au lieu de suivre la courbe habituelle des transatlantiques et de laisser à sa gauche l'île de Sable, se dirigeait droit vers le Nord. Entre la Nouvelle-Ecosse et Terre-Neuve s'épaissit une région de brumes semblable au légendaire pays des Cimmériens. Même en été, aux heures chaudes, quand le soleil a mangé le brouillard, on voit traîner sur la mer des bandes de vapeur, comme sur les bas-fonds d'une prairie. Le plus souvent, la brume reste opaque, impénétrable. A une distance de vingt mètres, toute lumière succombe, les formes en mouvement s'anéantissent, les bruits s'éteignent. Les navires glissent tels que des fantômes, et leurs sirènes, qui braiment de minute en minute, haletent assourdies, comme si elles avaient dans la gorge un tampon de laine.

C'était cette banquise de brouillards que franchissait la *Bourgogne*. Les voyageurs ne s'en tourmentaient pas. Le dimanche soir, on avait joué, on avait dansé, on avait fêté fort tard l'*Independence Day*. A l'aube du lundi, la masse des passagers dormait d'un lourd sommeil, avec la sécurité de gens qui ont foi dans un bout de planche et de tôle pour les séparer du gouffre. Rien cependant ne fait plus songer à un convoi funèbre qu'un navire, fendant le flot noir, l'ombre, la brume où se noient ses fanaux et chargé d'une silencieuse cargaison de dormants.

Les trois Dominicains s'étaient recueillis, le dimanche, à l'écart des fêtes ; ils avaient reposé, à demi vêtus, selon la coutume de l'Ordre ; ils s'éveillèrent sans doute comme d'habitude. Peu après cinq heures, au couvent, la cloche les appelait à prime.

Brusquement, ils perçurent, dans le flanc du bateau, à bâbord, un choc et un craquement inexplicables. Puis, il sembla que des caisses pesantes étaient culbutées du pont vers l'entrepont et on eût dit que le navire basculait, en virant de bord. Presque aussitôt, la pulsation des hélices s'accéléra, puis se ralentit, s'arrêta. Deux coups de sifflet furieux, un appel du canon de détresse les pas qui se précipitaient par les couloirs et, au-dessus de leur tête, tout annonçait qu'un incident extraordinaire s'était produit.

Ils prirent leur manteau, s'élançèrent. En haut, les hommes

(1) Nous savons ces faits par le R. Père Barnabé Augier, maître des novices, qui les accompagna jusqu'au départ.

de quart soulevaient hors de leurs chantiers les chaloupes de bâbord. A la question de l'un des Pères quelqu'un répondit :

— Nous venons d'être abordés. C'est grave.

Où était le navire abordeur? Perdu dans le brouillard, sombre peut-être. On devait apprendre ensuite qu'un trois-mâts anglais, un cargo de trois mille tonnes, le *Cromatysshire*, marchant en sens contraire du transatlantique, l'avait heurté de biais; son beaupré avait défoncé la passerelle, son bossoir, éventré les tôles de la coque, et ses ancres avaient élargi la déchirure, en raclant la longueur des parois.

Pour l'instant, la rumeur terrible éclatait : les machines étaient mondées; la mer s'engouffrait si rapidement par la brèche que, déjà, le vapeur s'inclinait sur son flanc crevé. Des cabines de première classe sortaient des cris d'épouvante et de fureur, des hurlements indistincts : dans une cage d'eau glaciale, les gens surpris se débattaient, ou ils se réveillaient pour mourir.

Trois minutes après, les chauffeurs, les soutiers, tous ceux qui vivent au fond d'un bateau en marche, comme une bande de pirates noirs et suants, bondirent sur le pont, vociférèrent :

— Aux canots! Aux canots!

Et, derrière eux, se poussait, dans une confusion effroyable, la cohue des six cents passagers presque nus, ahuris, affolés, ayant peine à comprendre l'horreur de la catastrophe. Les femmes s'accrochaient aux bras des hommes qui se bouscullaient, les plus forts se ruant vers les ceintures de sauvetage qu'ils s'arrachaient. Des mères levaient entre leurs bras leurs enfants qu'on piétinait. De vieilles dames se traînaient, une sacoche à la main, certaines, un petit chien sous l'aisselle.

Mais le grotesque, le hideux de cette foule en chemise s'évanouissait devant les terreurs communes du naufrage. Ces humains sentaient sous leurs pieds leur tombe ouverte; ils s'en rapprochaient à chaque seconde, avec une implacable accélération; le pont penchait du côté gauche au point que les chaloupes de bâbord, emplies d'eau, étaient inutilisables. Vers les autres, ce fut une ruée féroce. En vain, le capitaine Deloncle essayait-il d'enjoindre qu'on mit les embarcations à la mer avant de s'y empiler. L'une d'elles, chargée de femmes et d'enfants, dès qu'elle toucha le flot, chavira, et tout ce qu'elle portait fut noyé. Ailleurs, des brutes, agitant des couteaux, repoussaient de la coupée les femmes qui les imploraient. Le tumulte des supplications, des invectives, des blasphèmes, des plaintes éperdues s'enflait dans le brouillard informe et sourd, épaissi comme une mer muette au-dessus des naufragés.

Au milieu de ce chaos, les figures des Dominicains, leurs trois robes blanches surgissaient à la manière d'un point lumineux pour quiconque, aux portes de la mort, se souvenait de l'éternité. Eux, ils n'étaient point surpris par la visiteuse imprévue. Au moment de quitter Rosary Hill, ensemble ils s'étaient prostrés, comme des morts, sur les dalles, afin de recevoir la bénédiction des itinérants. Lorsque mon frère se dit : *Voici l'heure*, sans doute son cœur tressauta; il vit dans un éclair les bras tendus de notre mère convulsée, et, sur nos visages, une douleur qui ne s'effacerait plus. Mais les angoisses criant autour de lui annihilèrent la sienne. Alors qu'il avait le don de commander, d'organiser, la haine des oppressions, il dut s'exaspérer en face du désordre de la brutalité, de l'écrasement des faibles. Mais une compassion rédemptrice absorbait en son âme tous les sentiments inférieurs. Plein d'une vie magnifique, croyait-il à la mort?

Ses compagnons et lui se penchaient vers les malheureux qui les suppliaient comme s'ils pouvaient, même corporellement, les sauver. Ils les calmaient, les exhortaient; beaucoup s'agenouillaient, avouaient en hâte les hontes de leur passé, et les lèvres des prêtres faisaient pleuvoir l'éternelle aspersion du Sang libérateur. Ils maîtrisaient les désespoirs, ils ouvraient le ciel.

Pour la première fois, à l'instant de mourir, le Père Joseph confessa, et il confessa des mourants.

Devant eux, des forcenés, ne pensant qu'à vivre, couraient, hurlaient, se battaient; quelques-uns, pris de démence, riaient ou, pressés d'en finir, se jetaient par dessus le plat-bord. Eux, ils étaient la paix, ils étaient l'espérance, et ils s'oubliaient; ce qui, dans de pareilles minutes, est la récompense des héros. Un commissaire, M. Scoll, les avertit :

— Messieurs, il est temps de sauter.

Placide et sublime, le Père Florisoone répondit pour eux trois :

— Notre devoir est de rester jusqu'au bout (1)!

Ils resteraient comme le capitaine sur un coin de la passerelle, comme le timonier qui tenait encore la barre. Ils mourraient debout comme des soldats.

Cependant, la mer commençait à balayer dans sa largeur le pont. Inutile de lui crier grâce; douce, lente, elle montait sans rien savoir du désastre qu'elle consommait.

Les Dominicains se donnèrent entre eux l'absolution suprême, et ils entonnèrent à pleine voix le *Salve Regina*. Léon se souvenait d'un vitrail, au fond du chœur, à Lyon, où Marie abrite sous son manteau les Frères qui ne l'ont jamais invoquée en vain. Il se souvenait d'avoir psalmodié, près du frère Macchiels, l'antienne de l'espoir implorant.

Cette fois, ils la chantaient pour eux-mêmes. Ils allaient au-devant de la Reine des martyrs, et, comme dans une procession glorieuse, elle semblait descendre à leur rencontre. La vallée d'exil d'où ils élevaient leurs mains, c'était vraiment l'abîme des pleurs, la mer dont il est dit que la douleur de Marie fut grande comme elle. Tout à l'heure, quand ils comparaitraient devant la face du Juge, comment l'avocate des clémences ne les prendrait-elle pas; eux aussi, sous son manteau bleu? Ils étaient ses témoins, ses fils, les médiateurs des miséricordes. Ils faisaient de leur mort affreuse la plus parfaite des oblations.

Mais, dans la rigueur du passage, leur chair frissonnait. Les spectacles des agonies les déchiraient d'horreur et de pitié. Autour du bateau moribond vaguaient des radeaux épars, dont les occupants repoussaient avec leurs poings et leurs couteaux ceux qui s'y accrochaient; des naufragés nageant, ou raidis sur des épaves, coulaient sans un cri. A bord, sur une dernière chaloupe, chargée autant qu'un tombereau plein de victimes, une des cheminées s'éroula, écrasa tout. Sous les haubans qui s'abattirent, le capitaine broyé disparut. Cramponné au plat-bord, un grouillement de désespérés, les jambes dans l'eau, attendait la minute où la *Bourgogne*, chavirant, se retournerait, la quille en l'air.

Les trois religieux s'étaient tus, ils se signèrent, échangèrent le baiser de paix, se prirent la main. Le remous du navire qui s'enfonçait les aspira; l'immense baptême roula sur eux...

Sur les derniers instants de mon frère, voici le témoignage inattendu qui m'est arrivé naguère, comme transmis d'En-Haut. Je me garderais de certifier surnaturellement vraie cette constance étrange et miraculeuse. Néanmoins, elle atteste en quel état d'extase il passa de la mer obscure au soleil de l'éternité. Au moment où la *Bourgogne* allait sombrer, d'une embarcation qui s'éloignait, une dame *protestante*, une des rares femmes sauvées, se retourna vers le navire incliné presque au ras des eaux. Elle vit les trois Dominicains au milieu des naufragés à genoux; le plus âgé, le Prieur, leur tendait son rosaire et un crucifix; le plus jeune — c'était mon frère, — les yeux ravis vers le ciel, lui parut élevé au-dessus du pont, et il avait autour de la tête « un cercle de feu ».

Je tiens l'épisode du R. Père Hugon, professeur au collège

(1) Je reproduis ces paroles d'après la lettre que m'écrivit en août 1898 M. Scoll lui-même.

angélique de Rome, théologien pondéré, hostile à l'illuminisme. La dame protestante l'avait révélé, dans un hôpital de New-work, à une religieuse du Bon-Secours de Troyes, la Mère Henri-Joseph, personne d'un jugement solide, incapable d'inventer un miracle. Elle l'écrivit au Père Hugon. Celui-ci la pria de garder pour elle la confiance, et ne la divulgua point même dans son couvent. Il évita de mettre une auréole imprudente au front d'un jeune sujet prématurément disparu. Ces temps derniers, on parlait devant lui du Père Joseph. Le fait lui revint; il crut devoir me le communiquer et m'en préciser les sources. La naufragée a certainement vu; comme elle fut seule, parmi les survivants, à voir, nous ne pouvons trancher si son exaltation créa le phénomène, ou si Dieu, pour l'éclairer, lui manifesta la gloire anticipée d'un élu.

EMILE BAUMANN.

## Littérature et presse catholiques

Si nous jetons un coup d'œil sur la situation actuelle de la littérature catholique (en entendant ce mot dans son acception la plus large : livres et journaux), nous n'aurons guère l'occasion de nous réjouir. Récemment, Hans Kapfinger a établi que les journaux catholiques allemands ne constituent que près de 12 % de toute la presse allemande. Les chiffres autrichiens ne sont pas plus favorables. Actuellement, il s'imprime en Allemagne, quelque 35,000 livres par an. Y aurait-il dans ce nombre plus de 1,000 livres catholiques?

Il est un point, il est vrai, sur lequel il convient d'insister fortement : le nombre des journaux et des livres ne saurait à aucun degré servir d'indice du degré de civilisation. Supposons qu'il s'écrive en Allemagne dix ou vingt fois plus de livres qu'en Italie, qu'on lise trois fois autant à Dresde qu'à Vienne, ce ne seront pas là des preuves de la supériorité de la culture allemande et dresdénienne. Ce ne sera là que l'expression concrète d'un simple fait, à savoir que le protestantisme prédispose à philosopher, à spéculer, à raisonner, à discuter, à écrire des livres plus que le catholicisme. Il ne s'ensuit à aucun degré que le monde protestant soit plus cultivé que le monde catholique. Car la culture d'ordre supérieur réside certainement là où il y a plus de grandeur dans les idées, plus de stabilité dans leur développement. Tout cela il convient de le faire ressortir avec insistance. Il n'en est pas moins vrai que, pour que la vie et l'activité catholiques puissent s'épanouir, il leur faut une certaine dose d'activité littéraire et journalistique. D'autant plus, qu'à l'heure actuelle, les grands combats intellectuels, spécialement ceux relatifs à la *Weltanschauung*, se livrent tout particulièrement sur le terrain littéraire et sur celui de la presse. A la longue, il devient tout simplement impossible de faire de la politique chrétienne dans un pays où la presse est aux trois quarts païenne ou juive. Il est impossible à la longue de conquérir l'*intelligentisia* d'un pays à un credo non rehaussé par le prestige et la richesse d'éminentes œuvres littéraires.

\* \* \*

C'est tout d'abord le monde extérieur qui est fortement responsable de la faiblesse des positions de la presse catholique. *Catholica non leguntur, catholica opprimuntur*, la plupart du temps, il est vrai, sans les brutalités d'antan. Les récentes catastrophes mondiales ont notablement amoindri l'ancien esprit de *Kulturkampf*. Mais l'indifférence qui s'est substituée à l'hostilité d'autrefois, l'indifférence ressentie pour le livre, par la concentration de tout l'intérêt sur les sports, le cinéma, etc., a des effets ne le cédant en rien à ceux de l'ancien anticatholicisme.

Autre facteur encore : l'américanisation (« trustisation » d'une

part, « typification » de l'autre) exerce de plus en plus d'emprise sur la presse et la littérature.

Résultat : en fin de compte, ce ne sont plus les œuvres elles-mêmes, les qualités inhérentes à une œuvre qui ont le dernier mot, mais, dans une bien plus grande mesure, la puissance financière et l'influence des trusts d'éditeurs qui, dans ce domaine, conquièrent de plus en plus de terrain et y dominent. Hermann Bahr l'a dit dernièrement : L'Europe s'incline de plus en plus devant la détestable habitude américaine tendant à ne plus lire de livres en général, mais seulement le « livre de la saison », à savoir celui pour lequel un éditeur-richard a dépensé une fortune en publicité. C'est à peine s'il existe encore des lecteurs lisant de leur plein gré. On ne lit plus que ce que le tintamarre de la publicité mondiale vous impose en vous abasourdissant. Comme toutes les marchandises, le livre n'est plus jugé sur sa valeur intrinsèque, mais sur son aptitude à justifier une publicité à tout rompre. Il est clair que cette espèce d'américanisation, de trustisation, vu la répartition actuelle des facteurs en présence dans le domaine de la littérature et de la presse, s'exerce bien plus aux dépens de la littérature catholique qu'à l'avantage de cette littérature.

\* \* \*

D'autre part, nous autres catholiques aurions bien tort de rendre, en pharisiens, nos adversaires et les *outsiders* seuls responsables de la faiblesse de notre position dans le domaine littéraire et dans celui de la presse. Il nous faut avant tout faire notre propre *mea culpa*.

Là où la cause catholique n'est pas à la hauteur, là où il y a des points faibles, c'est toujours la faute des catholiques, partiellement ou totalement. Demandera-t-on de spécifier les coupables, ce ne sont presque jamais tels ou tels groupes : tous sont responsables.

Après la Révolution, la question de culpabilité fut vivement discutée dans la société française. Le Roi est coupable, disaient les uns. La faute en est au manque d'étiquette de la Reine, répondaient les autres. D'autres encore affirmaient la responsabilité des ministres et des courtisans. Mais Carlyle qui, dans son histoire de la Révolution française nous conte ces discussions, est d'un autre avis. Le véritable jugement à porter sur la question de culpabilité, dit-il, est celui-ci : Personne en particulier, tous en général. Tous, à commencer par l'époque de Charlemagne jusqu'à nos jours. Tous à commencer par le souverain jusqu'aux citoyens de bottes sur les ponts de la Seine. Tous ceux qui de quelque manière, ne fût-ce qu'une fois, n'avaient pas fait leur devoir. Omissions qui se sont amoncées peu à peu. Puis, cet amoncèlement de fautes a, un beau jour, déclenché la catastrophe.

Là co-responsabilité des catholiques en ce qui concerne la faiblesse de la littérature et de la presse catholiques s'explique de façon analogue.

En premier lieu, que les directeurs de journaux scrutent leur conscience et fassent de bons propos! Beaucoup de journaux catholiques ne le sont que de nom, parce que singeant par trop la presse libérale et socialiste. Et cependant, ce qui est intéressant, ce qui est important du point de vue catholique devrait se différencier notablement de ce qui intéresse un journal libre-penseur ou marxiste, à conceptions purement matérialistes. La vie de la *Civitas Dei* de tous les pays, telle qu'elle se manifeste dans l'enseignement et l'école, dans l'université ou au théâtre, devrait être dépeinte de façon beaucoup plus nette, au lieu d'être consignée dans de misérables entrefilets entre les chiens écrasés et la chronique judiciaire. Les problèmes de la vie spirituelle et ceux qui les incarnent devraient avoir le pas sur les nouvelles politiques et économiques. A juger les choses d'après le type qui domine dans la soi-disant presse catholique quotidienne, on a l'impression que les politiciens sont les véritables leaders des catholiques. On ne fait grâce aux lecteurs d'aucune des déclarations de Marx, de Stegerwald, de Seipel, de Joos, de Dessauer, de Wirth, d'André. Par contre, des représentants en vue de la vie intellectuelle, des savants et des publicistes éminents s'attachant surtout à faire ressortir le côté et la valeur philosophique, historique, sociologique des choses, sont passés sous silence presque entièrement. De même comme notabilités il ne semble exister, pour le journal, que des députés et des gens officiels : foins des hommes de lettres sans titres. Et cependant, la politique, et ceux

qui la représentent, ne sont-ils pas au second plan par rapport à l'activité tant religieuse que scientifico-littéraire et culturelle, qui, elle, doit primer? Car cette activité-là, sa puissance et sa force font-elles défaut, vains seront les efforts des hommes politiques.

En discutant les événements du jour, que le journal catholique prenne pour point de départ ses principes plutôt que les questions de tactique pure. Car la défense des principes engendre la force et l'enthousiasme. La castuistique est à sa place au confessionnel, mais dans la pratique un mot d'ordre a quelque chose de soporifique, de paralysant. La presse catholique n'est une presse victorieuse que lorsqu'elle se fait résolument le héraut de l'idée chrétienne, non lorsqu'on la voit bras dessus, bras dessous avec le monde capitaliste (publicité des banques juives et des grands magasins), ou à demi bras dessus bras dessous avec le marxisme (coalition politique entre le parti catholique et la social-démocratie), ou dans la même attitude familière avec les tendances culturelles à la mode (l'indifférentisme).

C'est ainsi que, récemment, des journaux catholiques publiaient des feuilletons consacrés aux anniversaires de Werner Siemens et de Max Liebermann, mais oubliaient de commémorer Ketteler! Quel scandale! Glorifier des païens et des juifs, alors qu'on néglige les catholiques : ce n'est pas là servir la cause catholique, mais la trahir.

\* \* \*

Les auteurs catholiques doivent eux aussi faire leur examen de conscience et prendre la décision de s'amender. Dans le choix des thèmes, dans la façon de les traiter, tous interprètent-ils correctement les grands problèmes contemporains? Ne sont-ils pas parfois dans quelque dépendance de l'esprit du temps? La mode n'est-elle pas souvent à de tout petits thèmes (petites histoires locales du XVIII<sup>e</sup> siècle, difficultés scabreuses au sein de quelque famille de citadins, biographies d'aventuriers d'ordre secondaire, etc.) alors que l'actualité en pose de si vastes devant l'homme de lettres catholique? Les problèmes tels que : la foi, le mariage, la famille, la virginité; les thèmes historiques comme la Contre-Réforme, le style baroque, la laïcisation, le Saint-Empire romain germanique; les problèmes d'actualité, tels que : la chrétienté menacée par la haute finance et la juiverie; les méthodes chrétiennes de défense, l'antagonisme entre l'Est européen et l'Europe occidentale, l'émancipation des pays non-européens, la lutte pour l'existence des peuples blancs contre les peuples de couleur, les questions universitaires, théâtrales, cinématographiques... autant de problèmes urgents. On ne peut qu'être surpris qu'une partie du monde littéraire catholique allemand ne s'occupe pas plus de nos jours de ces thèmes là. Le mouvement, dit *Galbewegung*, dirigé par Richard von Kralik et Eichert avait cependant donné (et combien!) l'occasion d'aborder les thèmes littéraires. Malheureusement, on n'y a pas prêté attention. Il nous faut, hélas! constater, qu'aujourd'hui, divers hommes de lettres catholiques de France et d'Italie, tels que Baumann, Bourget, Claudel, Goyau, Jammes, Péguy, Cecchi, Giuliani, Papini, font montre à l'égard des problèmes de l'heure d'une plus grande largeur de vues que beaucoup d'hommes de lettres catholiques allemands.

\* \* \*

D'aucuns prétendent que depuis la Réforme, l'Eglise ferait montre, à l'égard de l'art, de plus d'étroitesse et d'inimitié qu'autrefois. Il ne serait plus permis à l'art de servir la cause de la vérité avec la même sincérité qu'à l'époque médiévale. Le réalisme du Moyen-âge serait aujourd'hui condamné.

Cependant, ne doit-on pas dire : autres temps, autres hommes? Une génération plus raffinée à maints égards n'a aucune raison d'adopter des modes appropriés à une génération plus vigoureuse, plus robuste. Mais surtout notons bien ceci : les représentants de l'Eglise sont-ils, par exemple, l'objet de critiques à une époque où les principes et les valeurs de l'Eglise constituent les bases universellement reconnues de toute la société civile, c'est là quelque chose de tout à fait différent de pareilles critiques émises à une époque où les trois quarts de l'opinion, des politiciens et des hommes de lettres représentatifs estiment que leur principale tâche consiste à nier les enseignements de l'Eglise ou à traiter ceux-ci comme des bagatelles.

Autre différence encore : autrefois, les critiques étaient émises à une époque de décadence et, lorsque la corruption abondait, alors qu'aujourd'hui on ne saurait refuser à la plus grande partie du clergé une conception de la vie et une façon de vivre qui tiennent quelque peu de l'héroïsme. Au Moyen-âge, l'art consistait surtout à illustrer les grandes vérités du christianisme, à puiser dans la Bible ses principaux personnages et ses principaux problèmes. Un pareil art avait aussi le droit d'enregistrer, en les stigmatisant, certaines grimaces comme certaines ombres de l'époque. Mais aujourd'hui, la plus grande partie de l'art *fashionable* s'occupe surtout de nier l'au-delà, de glorifier la nature et la chair, le doute et l'incroyance. Ce fait ne cesse d'élever sur le pavois, non les héros, mais des personnages n'ayant rien d'héroïque ou même nettement antihéroïques. S'il en est ainsi, les artistes catholiques ne doivent-ils pas envisager comme leur principal devoir la description de ce qui est d'ordre positif, de ce qui est grand, non la critique réaliste. Il y a bien assez d'œuvres littéraires se délectant dans les tares morales et sociales de l'humanité à l'instar d'Ibsen et de Zola. Vu cet état de choses, les hommes de lettres catholiques devraient non pas imiter cet art là, mais opposer aux tares de l'existence des tableaux consolants et réconfortants.

\* \* \*

Que dire de ceux que mécontente certaine production littéraire du clergé? Il est de fait que, par ci par là, des prêtres fabriquent des ouvrages sans aucune valeur tant dans le domaine des belles-lettres que dans celui des livres de prières. Rebut littéraire qui devrait disparaître en vertu de cette simple réflexion : ce qu'il y a de meilleur est assez bon pour le peuple. Il est vrai aussi qu'il se trouve aujourd'hui des ecclésiastiques s'ébattant dans le domaine de la littérature et de la presse plus en *businessmen* qu'en hommes d'expérience et de talent; et cela en des temps de grande détresse pastorale où ils feraient mieux de ne s'adonner qu'au salut des âmes.

Comment alors un grand groupement catholique d'écrivains laïques pourrait-il se former? Ne se verrait-il pas handicapé du fait de ces ecclésiastiques qui, n'ayant ni femmes, ni enfants, peuvent naturellement demander des honoraires moins élevés? Mais peut-on nier d'autre part que des auteurs de haute spiritualité tels que Augustin Wibbelt, Heinrich Nohr, Konrad Kümmel, Sebastian Rieger éduquent le peuple sur une grande échelle? Œuvre d'éducation pour laquelle on renoncerait volontiers à bien des douzaines d'ouvrages d'auteurs laïcs, plus parfaits comme forme, mais intellectuellement inférieurs.

Certains reprochent à la critique faite par des ecclésiastiques d'attacher, pour des raisons de ministère pastoral, bien plus d'importance à l'esprit d'un ouvrage qu'à sa valeur artistique. Mais il est d'autres catholiques qui estiment que beaucoup de critiques appartenant au clergé sont plutôt trop bien disposés pour « le monde », qu'ils sont trop « esthètes ». Une fois admis qu'un prêtre insiste surtout sur l'esprit général de l'œuvre, ne serait-ce pas là une tendance unilatérale nécessaire, étant donné une autre tendance unilatérale des temps modernes, celle qui surestime ce qui est purement esthétique et de pure forme, celle qui, sous l'étiquette d'œuvres soi-disant artistiques, poursuit une campagne de grand style tendant à amollir l'âme populaire, souvent même à l'empoisonner? Quand un navire menace de chavirer en se penchant à gauche, les passagers ne doivent-ils pas se grouper du côté droit? Nous vivons à une époque où, d'une façon générale, il en va de l'existence même du christianisme attaqué par les barbares du dedans et du dehors. Nous vivons à une époque où il n'y a déjà que trop de chrétiens efféminés, énervés, émasculés. A une semblable époque, les hommes de lettres, les artistes ne doivent-ils pas appuyer surtout sur l'*ethos*, le côté moral, la tendance, les idées, sur ce qui infuse dans le sang du fer et de la force? On entend dire parfois : une citrouille bien peinte, bien esquissée peut, du point de vue apologétique, exercer une meilleure influence qu'une Madone médiocrement dessinée ou médiocrement peinte. Dans de pareilles assertions, il peut y avoir une part de vérité. Il n'en est pas moins intéressant de relever qu'aux premiers âges du christianisme, artistes et hommes de lettres de différents peuples s'en tenaient aux thèmes d'ordre religieux et ne s'intéressaient guère aux citrouilles. Certes, il manquait à ces artistes la perfection de la forme, mais cette déficience était amplement compensée par la qualité et l'ardeur de la conviction.

Dans l'une de leurs œuvres, on trouve ce vers :  
*Il y a ici un peu de son, un peu harmonie et de chant et toute une âme.*

Aux âges où la civilisation est assurée, on peut consacrer beaucoup d'attention aux questions et aux problèmes de pure forme. Aux époques où l'antichristianisme nous submerge, nous sommes obligés de concentrer nos efforts sur le problème moral et chrétien. Nous sommes forcés d'envisager la littérature comme l'envisageaient jadis les chrétiens éminents du monde antique. « Pour moi, les hommes qui ne parlent pas du Christ sont des tombeaux et des colonnes élevées à la mémoire des morts », disait Polycarpe. Saint Jérôme, ce grand ami des classiques gréco-romains, nous raconte que ce fut un rêve qui le ramena à une attitude plus sérieuse vis-à-vis de la littérature. Il lui fut demandé ce qu'il était. « Je suis chrétien, répondit-il », « Tu mens : tu es un cicéronien » fut la riposte pleine de reproche qu'il reçut. Un livre qui ne contenait pas le nom du Christ ne disait rien à saint Augustin. Pensons à l'attitude si grave de ces hommes; nous acquerrons par là, en ce qui concerne le domaine littéraire, l'attitude qui sied à notre époque.

\* \* \*

On a dit que les princes de l'Eglise font trop peu de cas des poètes catholiques et leur font trop peu de réclame. A supposer la chose vraie, ne tiendrait-elle pas pour une bonne part à ce que tels poètes catholiques tiennent trop peu compte des évêques, des questions, des préoccupations, des problèmes se posant aux évêques? Des évêques qui, à titre exceptionnel seulement, par-ci par-là, et pour satisfaire à ce que la « représentation » exige, feraient avec les hauts fonctionnaires, les chefs de parti, les grands industriels, les directeurs de banque, les membres de l'ancienne noblesse, mais qui vivent près du peuple, dont le train de maison est des plus rudimentaire et qui, pour prendre quelque repos, font de brefs séjours dans des couvents de capucins ou chez de pauvres religieuses. Ils vivent comme vivait ce Mgr Ketteler, dont le cœur battait surtout pour ceux qui peinent et qui souffrent. Mais en même temps, Mgr Ketteler portait beaucoup d'intérêt à ceux qui ont effectivement la direction des intérêts spirituels et culturels du peuple chrétien. Au cours des dernières années, les évêques allemands n'ont cessé de procéder à des démonstrations imposantes en faveur des principes chrétiens à propos de questions relatives à l'art, au sport, à la mode. Où sont les écrivains catholiques qui ont transporté et appliqué ces enseignements épiscopaux si graves, si importants, dans le domaine littéraire et artistique, en en doublant par là le retentissement? Posons à nouveau la question : ne néglige-t-on pas de traiter les thèmes vraiment grands, vraiment actuels?

\* \* \*

Le public catholique, la masse des lecteurs catholiques ont, eux aussi, leur notable part de responsabilité dans la faiblesse des positions de la littérature et de la presse catholiques. A eux de le reconnaître et de prendre de bonnes résolutions. Car cette masse est hypercritique à l'égard de la littérature comme de la presse, mais elle oublie totalement une chose : pour avoir le droit de critiquer, il faut avoir fait quelque chose de son côté. Un grand magasin juif s'ouvre-t-il dans quelque ville de province, il s'empresse tout d'abord de faire paraître de grosses annonces dans la presse locale. Par là, ladite maison, non seulement s'assure une clientèle, mais s'immunise contre la critique. De façon indirecte, elle s'assure aussi une représentation de ses intérêts. Façon d'agir qui caractérise presque tout le monde d'affaires libéral. Mais combien peu les hommes d'affaires chrétiens pensent-ils à venir en aide de façon analogue à la presse chrétienne, en particulier aux revues, lesquelles sont véritablement à la tête du mouvement catholique!

Et l'importance de la question est démontrée par les statistiques qui établissent que la grande presse libérale — celle qui tient le haut du pavé — vit aux deux tiers, non de ce que lui rapportent les abonnements, mais des annonces, véritable ossature de cette presse. La classe moyenne chrétienne est aujourd'hui, à plus d'un point de vue, en pleine désagrégation : cela tient pour une bonne part à ce que naguère elle a négligé de contribuer dans la mesure de ses forces à la formation d'une puissante opinion publique

chrétienne. Aujourd'hui, les patrons chrétiens luttent pour qu'un avenir meilleur remplace la détresse présente : il n'y réussiront que dans la mesure où ils collaboreront à la création d'une presse chrétienne plus forte.

\* \* \*

De grandes tâches incombent aussi aux lecteurs catholiques. Etant donné que de nos jours les grandes luttes ayant trait à la vie, à la civilisation, à la valeur des facteurs religieux et culturels se livrent sur le terrain de la littérature et de la presse, c'est un devoir sacré et une grande responsabilité pour chaque catholique en particulier de prendre part à ces luttes du côté des représentants effectifs de la civilisation catholique. Disons-le une fois encore : dans la librairie, les œuvres de la littérature juive et païenne dominent dans une proportion de 80 %. Dans ces conditions, il n'est pas possible de donner à la vie publique une formation catholique.

L'idée messianique étant devenue chez eux toute terrestre, les Juifs sont souvent matérialistes; ils n'en savent pas moins qu'en dernière analyse ce sont les idées qui mènent le monde. Voilà pourquoi la littérature et la presse trouvent chez eux tant de mécènes. Par contre, les catholiques, adhérents d'une religion de l'Esprit, du transcendant et du surnaturel, devraient par dessus tout encourager ce qui a trait à l'activité de l'esprit. En réalité, ils sont souvent, par leur indifférence vis-à-vis de l'activité artistique et littéraire catholiques, « antispirituels » de façon vraiment choquante. Là où cigares de La Havane, bière de Pilsen, curaçao, une jaquette pour le tennis, un voyage estival, une valise pour le linge sont en cause, on ne regarde pas à la dépense : s'agit-il d'une extension à donner à des œuvres littéraires catholiques, on devient incroyablement économe. Certes, ne mérite pas d'être encouragé tout ce qui se décore aujourd'hui de l'étiquette « littérature catholique », nous l'avons déjà fait entendre. Il n'en existe pas moins en nombre suffisant des œuvres littéraires et artistiques véritablement catholiques, méritant d'être tirées des ténèbres de l'oubli et du semi-oubli, pour être hautement appréciées et d'exercer leur effet à la lumière du jour.

Encourager de toutes nos forces cette littérature : voilà ce qui est indispensable à notre époque dans le domaine littéraire. Aujourd'hui que le rôle de la littérature et de la presse catholiques sont si minimes, ce qui s'impose surtout c'est la concentration des intérêts sur la littérature véritablement catholique.

Ce qui importe surtout à l'heure actuelle, ce n'est pas l'isolement à l'égard de tous les problèmes modernes, ce n'est pas l'ultra-tolérance vis-à-vis de toutes les tendances intellectuelles à la mode. Non, il faut se concentrer sur toutes les valeurs réellement et proprement catholiques, afin que celles-ci aient une résonance de plus en plus grande et un champ d'action de plus en plus vaste.

Il nous faut aussi être pratiques. Il serait peu pratique de notre part de morceler nos forces, en montrant trop d'intérêt pour — tranchons le mot — les *grandi passus extra viam*. Comme l'écrivait un jour l'évêque Keppeler : « Ce qui importe surtout pour nous, catholiques, ce n'est pas d'être suffisamment cultivés, c'est d'être suffisamment catholiques. Ce n'est pas de nous adapter au monde, c'est de nous en tenir à l'écart au degré voulu. Il ne s'agit pas pour nous de savoir si nous nous sommes assimilés tous les éléments de la culture moderne, mais bien si nous nous tenons éloignés de tous les vices de l'existence contemporaine. » Il nous faut aussi être pratiques. Il a été dernièrement démontré en Allemagne, à la suite d'un questionnaire adressé aux librairies, que les Allemands achètent deux fois plus d'œuvres des auteurs juifs et étrangers que d'œuvres allemandes. Sous l'impression d'une telle constatation, Bories von Münchhausen publiait un article qu'il intitulait : « Au lit de mort de l'âme allemande. »

Les choses en sont là. Nous nous trouvons engagés dans le plus pénible des *Kultur Kampf*. Il s'agit de sauver les dernières positions chrétiennes dans la vie publique, auxquelles les nouveaux Turcs livrent assaut. Les catholiques ont, de ce fait, et en première ligne le devoir de veiller aux intérêts de la littérature catholique, non de fortifier les positions de nos adversaires en promouvant ceux de la littérature judéo-païenne.

Dr JOSEPH EBERLE,  
 Directeur de la *Schönere Zukunft*, Vienne.

(Traduit de l'allemand)

## Ketteler (1811-1877) <sup>(1)</sup>

Ketteler n'a pas publié d'ouvrage systématique. Il a prêché des sermons. Il a écrit des brochures. De 1848 à 1877, on compte soixante-quinze petits écrits sortis de sa plume. Beaucoup n'ont été édités qu'après sa mort. Georges Goyau, quelque temps avant la guerre, mettait encore au jour des papiers et des brouillons retrouvés dans l'héritage littéraire de l'évêque de Mayence. Sa bibliographie comprend aujourd'hui une centaine de titres. Un des plus remarquables ouvrages que Ketteler ait publié de son vivant, date de 1864 : *La Question ouvrière et le Christianisme*.

Depuis 1862 Lassalle s'occupait d'organiser les ouvriers allemands. En 1863, il mettait sur pied l'*Association générale des ouvriers allemands*. D'une éloquence enflammée, il allait partout invitant les travailleurs à briser la loi d'airain des salaires et à substituer au salariat la production coopérative subventionnée par l'Etat. A cet effet, il a des entrevues avec Bismarck et lui demande sur les fonds publics une avance de 100 millions de thalers soit 375 millions de francs pour fonder dans toutes les branches de l'industrie des entreprises coopératives. Cette campagne inquiète Ketteler. Lassalle est matérialiste et il fera marcher de pair avec le mouvement économique le mouvement de déchristianisation. Ketteler ne veut rester étranger à aucune question ouvrière. Il désire surtout déterminer la position que doit prendre le travailleur chrétien en face de l'agitation menée par Lassalle. Il le désire d'autant plus qu'à Lassalle s'oppose Schultze-Delitsch. Schultze est aussi un partisan de la coopérative. Mais il répudie le concours pécuniaire de l'Etat et il compte sur les seules ressources ouvrières. Schultze va jusqu'à repousser les secours que des hommes généreux pourraient et voudraient offrir pour fonder les institutions coopératives : l'aumône est dégradante et humiliante pour celui qui la reçoit. La coopérative doit être une œuvre de *self-help* indépendante de l'Etat, indépendante des générosités des particuliers. Elle ne doit être ni du socialisme, ni de la philanthropie, mais une entreprise autonome à la fois vis-à-vis des pouvoirs publics et vis-à-vis de riches donateurs.

Ketteler prend dans le débat une position intermédiaire. L'idée coopérative est grande et belle. Elle a sa pleine approbation. Mais il rejette et la conception de Lassalle et la conception de Schultze. Les coopératives officielles substituent à la dépendance vis-à-vis de l'entrepreneur privé, la dépendance socialement plus nuisible à l'égard de l'Etat. Elles endorment la responsabilité personnelle, dépriment les énergies individuelles et habituent à compter sur la Providence du gouvernement. Elles ferment pour toujours à l'ouvrier la voie par laquelle il accède à la propriété privée qui est le terme naturel de son travail et le moyen unique de stimuler sa force productive. Quant aux associations du type Schultze, Ketteler se refuse à y voir le seul mode utile et légitime de coopération. Si les ouvriers doivent compter sur leurs seules ressources, le mouvement coopératif est ajourné pour longtemps. Car ils sont pauvres et dépourvus de capitaux. Il n'y a nulle humiliation à recevoir d'hommes bienveillants et avisés les contributions volontaires qu'ils désirent consacrer à hâter et à développer ce mouvement. Ketteler réclame leur appui : « La noblesse a autrefois offert en sacrifice une partie des grandes fondations monastiques. Aujourd'hui il emble qu'on ne saurait faire donation plus chrétienne et plus agréable à Dieu que de rassembler une corporation dans le but de fonder, là où les besoins des travailleurs sont les plus grands, une association de production ». La coopérative chrétienne repousse l'intervention pécuniaire de l'Etat, mais elle entend

accueillir et solliciter les fonds que des mains loyales seraient disposées à lui donner : voilà la doctrine de Ketteler. Mgr de Haerne l'exposa au Congrès de Malines et la fit accepter par les catholiques belges.

Mais dans le livre « *La Question ouvrière et le Christianisme* », il y a plus qu'un examen du problème de la coopération, on y trouve une critique véhémement du libéralisme économique et même du capitalisme. « Les classes ouvrières, écrit-il, sont réduites à vivre de leur salaire : celui-ci est une marchandise dont la valeur suit toutes les fluctuations de l'offre et de la demande. L'axe autour duquel il tourne, ce sont les besoins de la vie. L'offre est-elle supérieure, il s'élève quelque peu au-dessus de son axe, pour descendre dans le cas contraire. La tendance générale à produire à bon marché se manifeste là, comme pour la marchandise; mais ici la production à bon marché se traduit en privations; et cette fluctuation pour ainsi dire mécanique a parfois cette conséquence que le prix du travail ne suffit plus aux nécessités les plus impérieuses de la vie et que des classes de travailleurs et leurs familles languissent et meurent de faim. » Et qu'on ne dise pas que l'ouvrier n'est pas obligé de travailler aux prix qu'on lui fait, qu'il est libre de refuser ses bras à une industrie qui ne le rémunère pas, qu'il est maître de chercher ailleurs, le monde est si grand, le patron et le métier qui lui donneront des gains meilleurs. Car Ketteler répond : Leurres et mensonges que tout cela, le plein gré de l'ouvrier n'existe pas. « En réalité, l'ouvrier habite le lieu qui l'a vu naître, à proximité de l'entreprise qui le nourrit... Comment veut-on que cet homme qui a femme et enfants, se mette en voyage pour expérimenter sa liberté? Il ne peut pas un seul jour se passer de son salaire sans souffrir de la faim; comment donc voyagerait-il des semaines durant, privé non seulement dans l'entretemps de son salaire, mais obligé de défrayer son voyage, le tout en vue de la perspective incertaine de trouver du travail autre part? Mais cet homme court au devant de la misère et d'une mort certaine. Non le libre établissement n'existe pas pour lui, car il ne saurait en faire usage. Il est rivé à la glèbe de par les lois de la nature... C'est au riche fabricant tel qu'il le trouve à proximité qu'il est obligé de demander du travail et cette obligation est pour lui aussi absolue, aussi impérative qu'elle pourrait l'être pour un esclave que l'on contraint de travailler le fouet à la main et avec la menace de le mettre aux fers ». Le régime économique de la liberté illimitée, c'est en réalité la domination inconditionnée des riches et du capital, et l'esclavage des pauvres et du travail.

Ketteler appelle de ses vœux la disparition de ce « moderne esclavage » de cet « esclavage blanc ».

Peut-être, ces couplets sont-ils bien vieillis aujourd'hui. On sourit en les relisant. Ils étaient de saison quand l'évêque de Mayence en entonna le grand air. La vigueur avec laquelle il a dénoncé l'esclavage ouvrier a contribué grandement à l'abolir.

\* \* \*

Ketteler a combattu toute sa vie le libéralisme et le socialisme. Sans se lasser, redisant sans cesse les mêmes vérités, à chaque occasion et sous mille formes différentes, il en a instruit le double procès dans chacun de ses écrits. Rien n'est plus caractéristique à ce sujet que ses sermons d'Avent 1848. Ces sermons nous montrent d'abord à quelle source Ketteler puise ses principes, à quelle philosophie il se rattache. C'est un thomiste. Chose étonnante à une époque où le traditionalisme, avec les romantiques en Allemagne, avec les théocrates en France et en Belgique, est partout triomphant dans les écoles catholiques.

La *Somme théologique* à la main, Ketteler expose dans les sermons de 1848 la doctrine chrétienne de la propriété. Avec

(1) Voir la *Revue* du 2 septembre 1927.

saint Thomas, il distingue dans la propriété deux choses : le droit de gestion et le droit d'usage. Le droit de gestion est un droit privé. La gestion individualisée des entreprises procure l'ordre, la paix et l'abondance dans la production des biens. La production communiste serait le désordre, la guerre sociale et la misère universelle. Le droit d'usage au contraire doit être commun : les biens matériels ont pour destination de satisfaire aux besoins essentiels de tous les hommes sans exception, et aucune forme de propriété n'est licite du moment qu'elle aboutit à priver du nécessaire un certain nombre d'individus et à les réduire à la pauvreté. Le libéralisme et le code civil lui-même se trompent en proclamant au profit du propriétaire le droit de jouir sans frein de ce qu'il possède. Le propriétaire et le capitaliste ne sont au contraire que les gérants privés et responsables de biens dont l'usage doit rester commun. « Il faut, écrit Ketteler, reconnaître aux hommes, pour ce qui concerne la gestion des biens, le droit de propriété individuelle : sinon, toute bonne administration cesserait, le désordre et la discorde se répandraient, et les conditions du bien-être matériel de l'humanité seraient troublées; mais au contraire, pour ce qui est de la jouissance de ces biens, chaque homme doit considérer sa propriété comme un bien commun et être prêt, pour remplir la volonté de Dieu, à travailler à ce que chaque membre de la société reçoive ce qui lui est nécessaire. »

Parcille doctrine de la propriété est une nouveauté à ce moment-là. Elle est la condamnation formelle du fameux *jus utendi et abutendi* que nos juristes ont emprunté au droit romain et qu'ils ont introduit dans toutes les législations. Avec elle, saint Thomas, après bien des siècles d'absence, rentre en maître dans la spéculation sociale. Il devient évident que le grand docteur du moyen-âge est un excellent guide dans les controverses économiques. Ses théories permettent de naviguer dans une sécurité parfaite entre deux écueils redoutables : le socialisme et le libéralisme. La lumineuse distinction entre droit de gestion et droit d'usage fait ressortir ce qu'il y a d'erroné dans chacun de ces deux systèmes. Ketteler s'y appuie pour condamner le socialisme comme contraire au droit de gestion qui doit être privé, le libéralisme comme contraire au droit de jouissance qui doit être le lot de toute la communauté.

\* \* \*

Nous avons maintenant tous les éléments dont s'est progressivement formée la synthèse sociale de Ketteler. Le point de départ est la constatation d'un fait : la malfaisance du libéralisme. Celui-ci a isolé les travailleurs les uns des autres et les a mis à la merci du capitalisme : de là « cet appauvrissement des masses » dont Ketteler parle déjà dans ses sermons de 1848. L'appauvrissement a poussé les classes ouvrières dans le socialisme. Exaspérées, elles méditent une revanche terrible. Mais la revanche n'est pas la justice. Le communisme ne remédie à rien. Il est contraire au droit naturel et à l'esprit chrétien. Où trouver la solution? D'abord il faut restaurer la doctrine catholique de la propriété.

Cette doctrine dit au riche qu'il ne peut distraire de son patrimoine une seule parcelle pour ses plaisirs et sa sensualité et qu'après avoir suffi selon sa condition aux nécessités de son existence, il doit le surplus à tous ceux qui sont dans le besoin. Elle lui dit encore qu'il n'a pas le droit, en vue d'accumuler et de s'enrichir davantage de traiter le travailleur ni comme une machine ni comme une marchandise : le capitaliste doit respecter la dignité de l'ouvrier. Car la propriété n'est pas un but, mais un moyen donné par Dieu aux hommes en vue de l'usage commun et de la vie de tous. Pratiquée sans défaillance, cette doctrine tarirait dans leur source les causes de la crise sociale, à condition bien entendu que le travailleur lui-même use chrétiennement des biens mis à sa disposition. Car si l'ouvrier s'en sert pour s'adonner à

l'ivrognerie, pour courir le guilledou, pour se livrer à des plaisirs déshonnêtes, mieux vaudrait qu'il soit privé de ressources supplémentaires.

Par conséquent à la base de la réforme sociale, il faut placer la réforme intérieure des cœurs. Et comme Ketteler, tout en croyant cette réforme nécessaire et du côté des riches et du côté des pauvres, n'a pas la confiance de la voir se produire partout et unanimement, il lui superpose des réformes extérieures. Tout d'abord l'association ouvrière qui rendra à l'ouvrier un peu de cette force et de cette liberté que l'individualisme lui a ravies et dont il usera pour améliorer son régime d'existence. Ensuite la coopérative de production qui le soustraira là où elle se fait trop âprement sentir, à la domination du capital dont la puissance a cause de la centralisation économique, est devenue exorbitante. Et si l'association ouvrière et la coopérative ne suffisent pas à briser l'empire du libéralisme et du capitalisme, il faudra recourir à la protection légale du travailleur. C'est ce dernier pas qu'il franchit en 1873. Voilà le système harmonieux de Ketteler tel qu'il s'est successivement élaboré. Il y manque encore une pièce cependant : cette pièce, c'est la réorganisation coopérative.

\* \* \*

La corporation c'est plus que l'association ouvrière, c'est la profession avec tous ses organes — patrons et ouvriers — érigée en corps de droit public et chargée sous la haute surveillance de l'Etat de réglementer l'industrie. L'idée de réorganisation corporative se retrouve partout dans l'œuvre de Ketteler, dans ses derniers comme dans ses premiers écrits. Écoutons ce qu'il dit dans un ouvrage de 1862 *Liberté, Autorité, Eglise*.

« Si nous étudions la nature, nous remarquerons que le premier lien qui unit entre eux les différents êtres de la création est un lien purement mécanique. La force de cohésion ne s'exerce qu'à l'extérieur. Ce n'est pas par une opération intérieure, en vertu d'un principe interne, qu'elle amène à l'unité les divers objets particuliers, et elle ne les rassemble que pour des fins d'utilité passagère. Eh bien! c'est d'après ce type fondamental que se sont formés le bureaucratisme et le constitutionnalisme. Une multitude d'individus n'ayant entre eux que les relations très générales qui résultent de la présence dans une même localité se réunissent pour une opération électorale et se séparent immédiatement après. — Le second lien qui réunit les différents êtres de la création est celui que nous apercevons dans la vie organique. Or, le lien organique étant supérieur au lien purement mécanique, une constitution qui serait faite sur ce type l'emporterait certainement sur une autre qui ne serait que l'imitation d'un procédé artificiel. Les corps organisés sont régis par un principe interne et vivant; toutes les parties convergent vers un foyer commun et actif; les organes inférieurs se rattachent à des organes supérieurs également doués de vie et d'action, et remontent à un organe suprême qui ramasse et concentre toutes les parties en un seul individu. De cette sorte, la vie règne partout, tout se meut d'après un principe de vie interne; tout est libre et indépendant, et c'est en vertu de sa propre autonomie que chaque membre se rattache à tout le corps. L'activité d'un membre particulier ne cesse que lorsqu'il a besoin du concours d'un membre supérieur pour atteindre son but.

« Eh bien! il me semble qu'une constitution basée sur des états et des corporations répond davantage à ce modèle, et qu'elle est plus favorable à la vraie autonomie comme à la vraie représentation populaire. Les états et les corporations me semblent avoir les mêmes qualités que les corps vivants, que les êtres organisés, qui sont l'ouvrage même de la nature, et qui sont unis non par des accidents passagers, mais par la force des choses et en vertu des lois qui les gouvernent... Combien les intérêts des ouvriers, des marchands, des savants, des nobles, des ecclésiastiques, et

des fonctionnaires ne seraient-ils pas mieux représentés par ces différentes classes qu'ils ne le sont de nos jours, où chaque député est obligé en toutes choses de tout représenter. » L'idée de réorganisation corporative se fait plus concrète avec le temps : « A la place du *self help* individuel, écrit-il dans un brouillon de 1865, doit surgir le *self help* corporatif sans exclure un appui raisonnable de l'Etat. Je maintiens pour cela la nécessité d'une organisation à laquelle tous les travailleurs doivent appartenir. Comme base, la profession; étudier son organisation; la pousser à faire des propositions. A cet effet, élaborer une constitution pour la classe des travailleurs. La profession doit assurer la protection matérielle et morale à ses membres, dans le sens du *self-help* corporatif. Les professions ont au-dessus d'elles une fédération d'arrondissement pour toutes les professions de l'arrondissement. Cette fédération forme pour les membres un pouvoir d'appel, administre et emploie la richesse commune, organise les rapports entre l'Etat et la profession. Reconnaissance de la fédération d'arrondissement par l'Etat ». Et dans un autre brouillon de 1877, nous lisons : « Sage organisation des classes ouvrières, une constitution pour elles; une direction suprême pour elles; les élever pour une certaine autonomie. Notre Etat cuit la soupe, fait le beurre, cela doit cesser ».

Ces citations éclairent la pensée de Ketteler sous son véritable jour.

Son interventionisme a des caractères particuliers. D'abord il réclame la « désétatisation » des industries. C'est aux individus, isolés ou associés, qu'il appartient d'organiser et de gérer les services économiques de production. L'Etat ne peut se faire producteur qu'en cas d'insuffisance ou d'incapacité des citoyens. Ensuite s'il faut une protection légale, celle-ci peut s'effectuer sous des modes différents qui n'ont pas la même valeur. Ou bien les lois protectrices émaneront directement de la puissance publique, du pouvoir politique ; c'est le mode actuellement nécessaire, auquel il faut bien se résigner par suite de l'impossibilité de faire autrement. Ou bien elles émaneront de corps professionnels autonomes, munis des droits nécessaires à cet effet, et le pouvoir politique se bornera à les enregistrer, à en surveiller l'application, à en garantir l'observation. C'est le mode de l'avenir, c'est celui qui a la préférence de Ketteler; il faut le préparer en provoquant l'éclosion et le développement d'associations corporatives aux- quelles l'Etat, dès qu'elles auront pris vie et vigueur, remettra la fonction organique de réglementation industrielle.

L'idéal corporatif est le trait le plus caractéristique de la doctrine de l'évêque de Mayence. Il l'a puisé dans les ouvrages de de Maistre dont il a fait l'objet de ses méditations pendant les loisirs qui ont suivi sa démission de magistrat, dans les conversations qu'il eut avec Görres et ses amis pendant son séjour à Munich pour ses études de théologie, dans une appréciation personnelle et raisonnée des institutions du Moyen âge, surtout dans ses vues propres sur l'autorité politique qui font de lui un partisan de la monarchie autant qu'un adversaire de l'autocratie. Il limite le pouvoir du souverain par le pouvoir des corps dont il est entouré et qu'il a la charge de coordonner.

Cette idée sera féconde. Elle n'a fait que croître dans la suite. Elle est devenue la marque spécifique du catholicisme social et les faits de l'heure actuelle, loin d'y contredire, inaugurent l'ère des réalisations. Critique du libéralisme, doctrine coopérative, thèse sur le droit de coalition furent des choses d'un temps et des concepts d'occasion. L'idée corporative au contraire est une idée durable et c'est par elle que l'esprit de Ketteler reste parmi nous un esprit vivant.

M. DEFURNY.

professeur à l'Université de Louvain.

ERRATUM. Quelques coquilles typographiques ont rendu inintelligibles certains passages du début de cette étude publiée dans notre dernier numéro :

Page 2, colonne 2, dernier paragraphe, première ligne, au lieu de : *propre* lire : *proposer*.

Page 3, colonne 1, premier paragraphe, cinquième ligne, au lieu de : *Le travail intellectuel et matériel*, lire : *Le capital intellectuel et matériel*.

Page 3, colonne 1, dernière ligne, au lieu de : *enchaînement*, lire : *entraînement*.

Page 3, colonne 1, dernier paragraphe, dernière ligne, au lieu de : 1849 lire : 1869.

## Dans le van du Vanneur

(Suite et fin)

### EPILOGUE

Peu de choses en ce monde sont aussi agréables qu'une salle à manger digne de ce nom au cœur de l'été, vers neuf heures et demie du matin, quand elle accorde la simplicité de l'air, du soleil dans les pelouses et des fleurs avec les suggestions plus grossièrement charnelles de rognons, de confiture d'ambre, et de cafetières fumantes. Une telle harmonie dispose les plus blasés à l'indulgence. C'était du moins l'avis de Sarah quand elle descendit déjeuner et contempla le spectacle. Elle plongea la tête par la fenêtre et le nez au plus profond du cœur d'une rose rouge, et revint vers la table. Trois ou quatre lettres attendaient à côté de son assiette elle en ouvrit une, y jeta un coup d'œil, et s'assit.

Dix minutes plus tard, Jim fit son apparition. Il était un peu fatigué, expliqua-t-il; un ex-libris rébus l'avait tenu en haleine jusqu'après minuit; il était persuadé qu'il l'avait enfin résolu.

Sarah fit un signe d'encouragement et lui passa la lettre qu'elle venait d'ouvrir.

— A deux heures, dit-elle. Il ne faudra pas arriver en retard. Jim bâilla délicatement.

— Ma présence est-elle nécessaire? demanda-t-il.

— Naturellement, dit énergiquement Sarah. Je ne pourrais pas supporter ça toute seule.

Jim s'approcha du buffet, les lèvres froncées comme s'il sifflait. Sarah contemplait méditativement ses chaussettes éclatantes.

— Pauvre chérie! dit-elle tout à coup.

— Oui, je suis un peu... commença Jim.

— Penser qu'elle en arrive là, poursuivit-elle sans lui accorder la moindre attention. Et je l'avais mise en garde. Oh! comme je l'avais mise en garde contre la morbidité!

Jim choisit un rognon.

— Catholique, et un tempérament, observa-t-il. Deux mystères insondables.

— Je suppose qu'il faudra dire quelque chose d'aimable à Mrs Aberford. Oh! Jim.

— Qui est Mrs Aberford?

— Oh! une vieille tante. On l'a exhumée de quelque part en Ecosse « pour conduire Mary à l'autel », comme elles disent.

— La conduire à l'autel! Que diable...

— Je ne sais pas. C'est une de leurs façons de parler. Ne faites pas de plaisanteries faciles.

Jim parut un peu blessé.

C'était un déjeuner un peu mélancolique en dépit de la confiture d'ambre, et du soleil, et des roses, et des rognons. Jim fit une ou deux tentatives pour renouer la conversation, mais il échoua. Sarah, grignotant ça et là quelque nourriture, regardait droit devant elle, et Jim abandonna la partie.

Il ne pouvait pas comprendre, se disait-il, pourquoi elle prenait cela tant à cœur. Elle devait bien se douter, depuis deux ans, que les choses en viendraient là. Mary lui avait écrit dans ce sens moins d'un mois après la mort de Jack, disant qu'elle allait d'abord

voyager pour mettre les choses au point, mais laissant entendre assez clairement quel serait le dénouement. Puis il y avait eu une pause, puis une autre, et enfin, trois mois avant qu'ils eussent repris possession de leur maison de campagne, on était parvenu à la dernière phase et Mary était entrée au couvent comme postulante. Et la dernière péripétie, c'était l'arrivée d'une petite carte à filets rouges annonçant que Monseigneur l'évêque de Pentapolis donnerait l'habit à une postulante à trois heures de l'après-midi, en la fête de Quelqu'un ou de Quelque chose, au couvent de Manningham; que les vêpres seraient chantées à deux heures et le sermon prêché par le Révérend Père Badminton, S. J. L'affaire n'avait pas été brusquée; elle avait évolué aussi sûrement que des fiançailles évoluent vers le mariage. Alors, pourquoi rester interdite devant d'excellents rognons le jour que l'on pouvait considérer comme celui du mariage? On en était là, — c'était, bien entendu, tout à fait désolant et morbide, — mais s'il est des gens qui goûtent cette sorte des choses, il en faut évidemment pour tous les goûts. Vivre et laisser vivre! Et pendant ce temps-là, il y avait des premières éditions et des ex-libris pour les esprits vigoureux. Il n'était donc pas très occupé de cette affaire. Il fit seulement remarquer qu'il faudrait luncher à une heure moins un quart.

Et tandis que Jim restait en bas à méditer, Sarah monta voir le bébé.

Celui-ci était arrivé six mois auparavant et était intronisé, en compagnie d'une nurse, dans ce qui avait été la nursery et la salle d'étude de Sarah elle-même, pas mal d'années auparavant. Il prenait aujourd'hui en quelque sorte une valeur de symbole et, adossée à la cheminée, elle le contemplait en silence tandis qu'il allait et venait, regardant par-dessus l'épaule de sa nurse. Il lui semblait infiniment pathétique que Mary n'ait pas eu d'enfant; cela aurait résolu tant de choses. Un petit enfant est sûrement le signe sensible de ce que devrait être la vie; il représente la réalité et les faits tels qu'ils sont; il donne le sentiment de la permanence et de la continuité. Tandis que les rêves de Mary — quelle tristesse et quelle stérilité!

Elle ne formulait pas précisément ces idées, mais elles passaient par imagés devant elle, une à une, et elle se trouvait pleine de sentiment. Elle percevait le contraste que faisaient l'intimité de cette nursery, ses meubles peints en blanc, son gai tapis, le petit lit aux barreaux de cuivre, avec une cellule de carmelite telle qu'on la lui avait décrite. La première lui représentait la santé de l'esprit et du corps, l'autre, un désespoir de la vie. Evidemment, le principal devoir qu'on ait envers ce monde, c'est d'y vivre de façon aussi permanente que possible, et un enfant — ainsi que Zola et M. H.-G. Wells l'ont mystiquement représenté, est l'accomplissement parfait de ce devoir. Et cet enfant passerait à son tour le flambeau de la vie, et ainsi de suite — qui, ainsi de suite.

Elle était un peu mélancolique, mais tout à fait certaine d'avoir raison. Bien sûr, l'éternité et ce qui s'ensuit, c'était très bien pour les individus, mais on avait aussi le devoir de s'oublier pour ses enfants. Tandis que la pauvre Mary finirait avec elle-même! Il n'y aurait plus rien à en dire.

Elle prit le bébé dans ses bras et l'y garda une ou deux minutes. Ce contact chaud et mouvant était rassurant. Puis elle le rendit à la nurse et sortit vivement de la chambre.

## II

L'esplanade de gravier devant la chapelle était encombrée de voitures quand les Fakenham y arrivèrent dans leur belle automobile vers deux heures moins dix. La chaleur y était considérable, et Jim, qui avait lunché de mauvaise grâce mais de très bon cœur à une heure moins un quart, accorda fort peu d'attention aux réflexions que faisait Sarah tandis qu'ils attendaient leur tour derrière une voiture ressemblant au cab comique d'une pantomime, qui occupait l'accès des marches. Oui, acquiesça-t-il, c'était évidemment le dos d'un ecclésiastique catholique qui en sortait. Il y avait là toutes sortes de gens, les uns connus, les autres inconnus, et tous avaient un air singulier en se saluant et en échangeant leurs réflexions. D'après leur allure, on se serait cru aussi bien à de joyeuses funérailles qu'à un mariage très mélancolique, où le marié aurait été, par exemple, sourd ou paralysique.

Ils eurent enfin leur tour, et ils entrèrent, trébuchant dans l'obscurité subite, conduits par une jeune fille souriante, coiffée

d'un bonnet de soie noire ayant un peu la forme du couvre-chef du Petit Chaperon Rouge.

Alors Sarah se mit à observer pour de bon.

Petit à petit, ses yeux cessèrent d'être éblouis par le soleil, et voici ce qu'elle vit. Immédiatement devant elle, au-dessus de la rangée de têtes qui occupaient les premières places du transept public, s'élevait la légère grille de fer; mais la porte de cette grille était ouverte et deux ou trois silhouettes singulières, paraissant être de modestes paysannes françaises, entraient et sortaient continuellement, masquant ce qu'il y avait derrière. Elle pouvait seulement discerner des têtes, rien de plus. A gauche était l'autel, en haut de ses deux ou trois marches, et six cierges brûlaient derrière, sur le gradin du retable. Un tapis descendait du pied de l'autel jusqu'à l'endroit où le groupe évoluait. Puis tout à coup, le groupe s'écarta un peu et Sarah — dont le souffle s'arrêta court — vit Mary de trois quarts, agenouillée sur un prie-Dieu en face de l'autel. Au delà, un peu en arrière, on apercevait le visage sévère de Mrs Aberford encadré d'un chapeau violet.

L'aspect de Mary fut une surprise complète, et un choc aussi horrible que si elle l'avait vue morte : elle était habillée en mariée de la tête aux pieds, dans un costume de façon parfaite : soie blanche, voile de dentelle, fleur d'oranger, — rien n'y manquait, — les cheveux savamment ondulés sur sa tête. Un chandelier peint, d'environ quatre pieds de haut, était à son côté, et la lumière du cierge éclairait en plein son visage. Elle se tenait très droite et regardait devant elle avec sérénité.

Ce spectacle était horrible à voir pour Sarah, saisissant et choquant, car la dernière fois qu'elle l'avait vue, Mary était en deuil de son mari. Quel manque de cœur, pensa-t-elle, et surtout ce visage radieux, aussi jeune que celui d'une jeune fille! Et elle fut encore plus choquée en y réfléchissant. Ah! penser que c'était là Mary! Ses yeux se remplirent de larmes qu'elle refoula.

La porte à côté du transept s'ouvrit tout à coup, et deux prêtres en sortirent avec quelques enfants de chœur. Elle examina leurs visages pendant qu'ils gagnaient leurs places et les détesta. Cette brute épaisse, en bois sous sa chape, c'était, n'est-ce pas? le successeur de cet ennuyeux Père Banting, mort depuis trois mois. Qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire qu'une fois de plus une femme hystérique, par une erreur déplorable, embrassât une vie que lui-même n'avait pas le courage de mener? Non, non; il y avait pour lui des pipes et de l'alcool, et un bon lit et de bonne nourriture, et pour Mary, oui, pour Mary, ce que Sarah savait maintenant par cœur. Qu'est-ce qu'il disait donc de sa voix de cuivre.

— *Deus in adiutorium...*

Un bafouillage quelconque.

Mais tout à coup, ses pensées furent réduites au silence, car en réponse venait du fond à droite, par-dessus cette grille à volets, le son le plus fantastique qu'elle eût jamais entendu; cela ressemblait au frémissement du vent, au cri nocturne des oiseaux migrants sur les marais du Nord, cela ressemblait aux voix des morts. Et pourtant, cela contenait des syllabes, des syllabes qui devaient vouloir dire quelque chose, sur deux notes seulement, la tonique et la sensible, pas plus. Inhumain, terrifiant, horrible, cela gémissait, puis se taisait et de nouveau, sans trembler, la voix de cuivre répondait du fauteuil en face.

Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier? De quoi était-ce le symbole?

Presque aussitôt, les chaises se tassèrent et Sarah qui recommençait à penser avec suite, mais toujours sur cet accompagnement intolérable — deux notes, pas plus, sans l'appui d'un orgue ou d'un harmonium — Sarah regarda de nouveau l'autre prêtre dont elle pouvait voir le visage penché sur son livre. Elle le détestait aussi. Il était commun, décida-t-elle, sans imagination, sans pénétration, avec ses cheveux roux et son grand nez, où perchait une paire de lunettes d'or. Il ressemblait un peu à un cheval alezan. Puis elle regarda encore Mary, immobile et droite sur ses genoux, qui regardait devant elle.

Combien de temps cela dura, Sarah n'aurait su le dire. Peut-être vingt minutes, estima-t-elle plus tard; mais la monotonie redoutable des voix l'emporta bientôt sur leur horreur intéressante, et au bout de quelques instants, elle écouta presque sans curiosité le changement de la voix qui entonnait chaque psalme un ton plus haut que le précédent. Une seule fois, elle tressaillit un peu quand une de ces voix seules entonna, voix qui semblait émaner directement du tombeau : grêle, haute, vibrante et creuse, la voix d'un fantôme. L'encensement de l'autel l'intéressa un

instant et elle arrêta un peu le moulin continu de ses pensées, de ses souvenirs et de ses prévisions, pour observer le prêtre au visage de bois qui allait et venait en faisant tinter les chaînes, et pour humer non sans aigreur cette odeur étrange, obsédante, sépulcrale qui flottait jusque dans le transept comme un nuage invisible. Jim toussait doucement et patiemment à côté d'elle, comme pour protester avec tolérance, pensa-t-elle. Elle était heureuse qu'il fût soutenu par autant de philosophie.

Quand le sermon commença, elle se renversa un peu sur sa chaise pour mieux l'entendre. Elle avait décidé que le sujet en serait sans doute provocant et sûrement assaisonné de rhétorique. Pour submerger l'horreur d'une pareille cérémonie, un torrent d'émotion serait nécessaire. Il serait question des fiancées de l'Agneau, et d'extases conventuelles, et de veilles nocturnes, et du baiser frémissant de l'Epoux.

Mais il n'y eut rien de tout cela. Le sermon était banal et même ennuyeux. Le prédicateur, debout sur les marches de l'autel en face de Mary, après avoir fait un signe de croix et posé sur sa tête ce que Sarah venait d'entendre appeler une « barrette », commença résolument son petit discours et le déroula tranquillement jusqu'à la fin. Par la suite, elle put à peine se rappeler ce dont il était question. Elle se rappela seulement que le texte était quelque chose comme : « Vous êtes morts, et votre vie... »

Elle avait oublié la suite.

Le sermon commençait par des « félicitations à notre sœur » pour le grand parti qu'elle prenait aujourd'hui. Venait ensuite une petite description du Paradis terrestre — chose dont l'existence inspirait à Sarah de grands doutes — en opposition avec le monde présent. La beauté s'y trouve encore mais « ici se cache ce qui avait manqué là-bas », le péché. Il développa un peu ce sujet, en l'illustrant d'exemples, et observa que c'était pour cette raison que « quelques âmes choisies, appelées par Dieu », quittaient le monde, non pas pour fuir le mal, mais pour le combattre plus efficacement.

Ceci, se répéta Sarah, était simplement absurde. C'était même un mensonge. Car tout le monde savait parfaitement que la vie religieuse, du moins sous cette forme, n'était qu'égoïsme et lâcheté, quelque soin qu'on prit pour les déguiser, et que le seul but des religieuses était de fuir les soucis du monde. Sarah soupira en se rappelant que sa jument boitait, que son dentiste s'était montré très décourageant la semaine passée, et que cet ennuyeux colonel et sa femme, plus ennuyeuse encore, arrivaient ce soir même chez elle pour plusieurs jours... Oui, on devait supporter courageusement ses peines. En attendant, la pauvre chère Mary!... Penser qu'elle croyait trouver entre les murs du couvent un refuge à ses peines! Quelle illusion! Puisque la nature humaine est la même partout, et porte ses peines avec elle.

Elle était si occupée à cette réfutation intérieure qu'elle perdit une grande partie du sermon. Quand elle y revint, le prêtre était en train de prétendre — assez timidement, jugea-t-elle, — que cette vie religieuse devrait tout au moins démontrer au monde que la foi existe. Il proposa à l'examen de tous les protestants présents cette pensée : qu'il y a effectivement en ce monde un grand nombre de personnes — et « notre sœur » est du nombre — qui, après mûre réflexion, préfèrent cette vie à toute autre. Il est tout au moins étrange qu'en présence de ceux qui aujourd'hui soutiennent ouvertement que les sens apportent seuls un plaisir solide, il y ait une autre sorte de joie suffisamment persuasive pour amener des jeunes filles et des femmes qui, d'un point de vue terrestre, ont tout à y perdre, à abandonner à jamais tout ce qui, pour les mondains, fait le prix de la vie, et à embrasser un état où le bien-être matériel est réduit au minimum.

La phrase était entortillée et Sarah la méprisa de toutes ses forces. En outre, le sujet en était ridicule. Tout cela n'était qu'auto-suggestion, ainsi que Jim le lui avait dit dès le commencement.

Comme elle achevait ces commentaires, le sermon se termina, et les deux prêtres et leurs assistants sortirent en silence de la chapelle.

Une petite pause un peu gênante suivit. Les gens commençaient à bouger et à chuchoter. Sarah saisit une ou deux phrases brèves quelque part derrière elle.

— On dit qu'elle a le cœur brisé, la pauvre.

— Oui. Je serai chez moi demain, ma chère, à partir de quatre heures!

Sarah haussa impatiemment les épaules et regarda de nouveau Mary.

Les instants s'écoulaient. Elle fit tout à coup une découverte : dans la grille à volets qui séparait sur la droite le chœur des religieuses du sanctuaire, un panneau était ouvert, et de sa place, elle pouvait voir, à trois pas d'elle, l'intérieur du chœur. Mais il était difficile de bien distinguer. Il y avait une boiserie de sapin, et, oui, au delà de cette séparation, c'était une forme humaine immobile. Un volet glissa en place, sans bruit. Sarah résolut, si l'occasion s'en présentait, de déplacer un peu sa chaise afin de mieux voir.

Alors, tout à coup, une demi-douzaine de personnages surgirent de la porte de la sacristie. L'un d'eux était un gros homme au teint brun et aux sourcils épais, en costume violet et noir où brillaient une chaîne d'or et une croix. Ce devait être l'évêque, pensa-t-elle.

Elle l'observa avec soin, le cœur plein de mépris, tandis qu'il revêtait ses ornements épiscopaux. Tant de complications pour rien! Le bonhomme ne pouvait-il pas s'habiller en son particulier? Les vêtements semblaient d'un nombre infini, et quand tout fut enfin terminé et qu'il se redressa avec son énorme mitre pointue sur la tête et sa crosse ornée de pierres à la main, elle le compara en elle-même à un sorcier nègre.

Le sorcier nègre, cependant, semblait avoir affaire au dehors, car un instant après, le groupe se dirigea majestueusement vers le transept et sortit, passant à moins d'un mètre d'elle. Une sorte de remous se produisit dans les bancs, réprimé par les acolytes, et avec une émotion qui la saisit à la gorge, Sarah vit tout à coup Mary à moins d'un mètre d'elle, passant rapidement à la suite du clergé, pâle comme une morte, mais souriante; les yeux brillants comme des étoiles. Deux petites filles vêtues de blanc portaient sa lourde traîne de soie brochée. Puis la procession disparut, et Sarah se jeta dans la bousculade qui suivit, jouant noblement des coudes pour voir la fin.

Quelle chose étrange de se retrouver dans le chaud soleil et de voir les arbres au-dessus du mur de clôture. Sarah pensa avec soulagement à tout ce qu'elle laissait d'artificiel dans cette chapelle, et au ciel du bon Dieu, et au monde naturel qui l'entourait. Ce lui était une immense consolation de s'appesantir sur cette idée et de percevoir mentalement l'essence supérieure de sa propre spiritualité. Pauvre chère Mary! Mais qu'était devenue la procession?

Elle le découvrit bientôt.

Une sorte de demi-cercle s'était formé autour du porche du couvent, constitué par les membres de la congrégation qui s'étaient le plus hâtés, et Sarah s'introduisit de force dans la mêlée et obtint une place très convenable, après tout. Et presque aussitôt, elle comprit ce qui se passait.

Le porche s'élargissait à l'intérieur, et dans cet espace se tenaient l'évêque et son clergé, regardant, un peu sur le côté, la porte de la clôture. Celle-ci, était alors fermée et Mary se tenait debout devant, ayant sa tante d'un côté et les deux petites filles de l'autre. La porte s'ouvrit, et Sarah retint son souffle.

Entre les têtes qu'elle avait devant elle, par-dessus le gravier, à travers le porche, au delà des groupes de l'intérieur, elle eut sa première vision — en réalité, presque la dernière — de sœurs contemplatives avec leurs voiles relevés.

Elle se rappela plus tard les détails suivants.

Les carmélites se tenaient en un large demi-cercle — elle crut en compter une douzaine environ; elles perçut un effet général de brun et de blanc et de curieuses coiffures de linge. La prieur se tenait en avant. Derrière les sœurs, on apercevait le blanc terne du cloître et, au delà, un reflet de verdure ensoleillée.

Après coup, elle ne garda de leurs visages qu'un souvenir confus, car la vision avait duré à peine une minute. Mais elle résuma ses impressions en chuchotant à une amie entre deux tasses de thé les mots : « Malsain et morbide ». Il y avait un singulier désaccord entre les yeux et la bouche, car les bouches étaient graves et naturelles, et les yeux mortellement las. En fait, on n'aurait pas dit des visages vivants. Ils ressemblaient un peu à des masques.

Il était difficile à Sarah de définir ses émotions, même pour soi, car la curiosité l'absorbait tellement que l'analyse devenait presque impossible. En somme, l'indignation, aveugle et irraisonnée, primait peut-être tout autre sentiment. Elle dit en effet plus tard qu'à ce moment l'affaire lui était apparue encore plus abominable qu'elle ne l'avait rêvé. C'était comme un outrage au ciel, au soleil et à l'éché.

Ah! la porte se referma et voilà Mary à l'intérieur, à côté

de la prieure; elle souriait. Sarah fut désolée de ne pas rencontrer son regard. Comme la porte se fermait, elle vit les yeux de son amie commencer à en suivre le mouvement avec une étrange expression d'attente.

Il y eut une brèche dans la foule, un murmure de voix, et l'évêque et le clergé revinrent sur leurs pas, dans la lumière du soleil.

## III

Sarah se serait mieux rendu compte de ce qui suivit, au retour dans la chapelle, quand après une lutte vaillante elle se retrouva à la place désirée, si quelqu'un derrière elle n'avait pas entrepris un commentaire chuchoté mais continu de tout ce qu'on voyait. Cette personne narra brièvement la biographie de l'évêque, maintenant installé auprès de la grille du chœur des religieuses, sur la droite, et critiqua son aspect extérieur. Sarah tourna de temps en temps vers elle une joue courroucée, sans résultat.

Il lui fut donc extrêmement difficile de suivre ce qui se passait.

Elle remarqua tout d'abord que la grille carrée était ouverte comme une fenêtre et qu'on pouvait voir assez bien l'intérieur du chœur où Mary passerait à l'avenir un grand nombre des vingt-quatre heures de chaque jour. Ce chœur n'était pas accueillant : il était dallé et entouré, sur une hauteur de quatre pieds, d'une boiserie de sapin derrière laquelle elle supposa que les sœurs devaient s'asseoir dans leurs stalles.

Elle remarqua ensuite avec une frisson qu'elles y étaient assises, immobiles comme des statues, silhouettes humaines impossibles à identifier puisque leurs voiles étaient retombés. Et à peine les avait-elle aperçues que, sans aucun bruit, le visage de Mary, encore couronné de fleurs, apparut à l'ouverture de la grille. Un cierge brûlait comme une étoile à côté du visage et se reflétait sur le contour lisse de la joue.

Maintenant, l'évêque parlait. Il posait des questions. Sarah parvint à en saisir la teneur, malgré la poussée et les chuchotements de l'assistance.

Que désirait-elle? La voix grave de Mary, ferme, claire et résolue, rendit la réponse : « La bénédiction de Dieu, l'habit de l'Ordre, et la compagnie des Sœurs. »

« Ou quelque chose de ce genre, » raconta plus tard Sarah en croquant sa tartine beurrée.)

Et était-ce de son plein gré qu'elle était ici?

Oui, en vérité.

Alors l'évêque lui passa quelques objets pliés : une sorte de paquet. (Quelle absurdité théâtrale, se dit Sarah. Pourquoi donc faire tant d'embarras pour un misérable chiffon?)

Et maintenant, on disait des prières en latin, marmottées, inintelligibles. Oh! Quel rapport tout cela avait-il avec le ciel, les oiseaux et les arbres du bon Dieu. On bénissait le paquet. Bénir ça!

Puis le visage disparut de nouveau, et il y eut encore une de ces pauses maladroites.

Sarah, se carrant sur sa chaise, se mit à spéculer qu'elle aurait bien mieux fait les choses. Ces pauses coupaient stupidement l'effet. Comme elle aurait bien arrangé ça! Il y aurait eu de douces hymnes, roucoulées à la cantonade, — de jolis airs paisibles comme un soir de dimanche, — ou tout au moins un orgue discret. Et de l'encens, aussi. Un enfant en rouge, avec un visage doux et mélancolique et une auréole de cheveux d'or. Ah! ces catholiques ne comprenaient pas la beauté de la religion. Bien entendu, cette cérémonie était déplorable; mais si l'on ne pouvait l'éviter, pourquoi ne pas la rendre exquise? Tout cela était si mal amené, comme par tranches. C'était une chose de tous les jours, une affaire quelconque — comme l'incarcération d'un prisonnier — ni sentiment vrai, ni tendresse, et les efforts qu'on faisait pour en mettre étaient lamentables. La robe de mariée, par exemple, était du plus mauvais goût. C'était pire que l'ange rose du Père Banting.

Elle revint à la réalité avec un sursaut.

— Combien de temps encore? chuchotait sombrement Jim à son oreille.

— Je ne sais pas. Je...

Ah! voici de nouveau ce visage. Mais était-ce bien le visage de Mary? On voyait dans l'ouverture une tête de femme voilée de blanc, aux yeux baissés et aux lèvres closes. Les cils reposaient sans un battement sur les joues blanches, et les lèvres mêmes semblaient pâles. Le diadème de cheveux avait disparu, remplacé

par ce voile semblable à un linceul. La robe de mariée n'était plus là ni l'éclat des fleurs, ni la splendeur des dentelles et de la soie; à leur place, une grossière étoffe brune que recouvrait le bord d'un lourd manteau blanc. Cette tête et ces épaules féminines demeuraient ainsi immobiles dans l'ouverture carrée et Sarah, allongeant son cou de-ci, de là, vit qu'elle était agenouillée sur un tapis jonché de quelques fleurs blanches.

Cela ne dura qu'un instant. Le visage disparut; et Sarah, quit tant sa place sans souci de l'étiquette, parvint à voir derrière l'évêque qui marmottait encore je ne sais quel jargon, une longue forme recouverte d'un manteau, étendue tout de son long sur le tapis. Ce fut presque le moment le plus horrible de la journée, le point culminant de cette fiction théâtrale masquant une réalité si écrasante que Sarah en prit seulement conscience par l'angoisse sans forme qui l'étreignit et paralysa son irritation farouche.

Mary! Mary! Par des efforts répétés de mémoire et de volonté, elle essayait de s'obliger à savoir que cette forme était Mary — Mary Weston qui s'était promenée à cheval avec elle, qui avait ri avec elle, fumé avec elle. Elle était là, celle qu'elle avait connue, avec qui elle était venue dans ce même transept, là, étendue, aplatie sur un tapis, entourée de gros hommes en habits fantastiques, là, derrière des barreaux plus infranchissables que ceux d'une prison, puisqu'ils étaient dressés et maintenus en place par les prisonnières elles-mêmes.

Son imagination ne parvenait pas à saisir ce fait. Ce ne pouvait absolument pas être Mary. L'imagination devait avoir raison, l'intelligence devait avoir tort. Mary devait être ailleurs; ce n'était là qu'une illusion. Tout à l'heure, tout irait bien, la cérémonie aurait cessé, la chapelle se serait envolée comme un rêve. Tout cela se passait sur un autre plan. Bien sûr, Mary allait venir au devant d'elle, et rire, et lui verser du thé...

Cette crise d'émotion se dissipa et elle regarda de nouveau autour d'elle avec lucidité. Oui, c'était Mary qui se relevait à présent, ayant à côté d'elle une autre forme, tandis que le groupe des ecclésiastiques se retirait.

Mais le voile blanc était aussi baissé. Était-il possible qu'elle eût vu le visage de Mary pour la dernière fois?

Où allaient ces deux formes? Ah! il y en avait une autre qui sortait de derrière la boiserie de sapin. Oui!

— Regardez, Jim; elles s'embrassent, avec leurs voiles baissés.

Jim soupira avec tolérance.

Et la grille se referma.

Jim rompit le silence dans l'auto, cinq minutes plus tard.

— Un tempérament, ma chère, voilà tout. Il faut tenir compte du tempérament.

ROBERT-HUGH BENSON.

(Traduit par Madame Maurice Denis)

## CHRONIQUE FÉMININE

### L'amour au bout du fil

Les vrais romans d'amour sont rares et quand ils existent ce sont presque toujours des chefs-d'œuvre. Je souris lorsque j'entends dire que des romans comme *Maria Chapdelaine*, de LOUIS HEMON, et *Prodige du cœur*, de CHARLES SILVESTRE, sont reponsants parce qu'ils ne contiennent pas d'amour! En vérité, je n'en connais point qui en contiennent davantage. Les bourgeois et les analyses mises à la mode par les Bourget et les Bordeaux ne parviennent pas à le découvrir aussi complet, aussi nu, aussi tragique qu'il apparaît dans cette sereine clarté et cette paix reposante de *Maria Chapdelaine* et de *Prodige du cœur*. Ce que les romans d'analyse ont perdu de vue dans leur souci « clinique » et psychologique, c'est que l'amour est, en fin de compte, une constatation mystique, et qu'au faite des pires complications, il se dégage telle la souveraine simplicité. L'amour simplifie les êtres au fur et à mesure qu'il les perfectionne. Un être qui aime ne s'analyse pas, ne « s'épluche » point à la manière des

héros de tant de romans où sont enfermés une fausse notion de l'amour. Un être qui se complique en aimant, ne sait pas aimer, c'est qu'il se cherche lui-même au lieu de se simplifier, en se perdant dans son objet.

Il serait utile qu'on fit en littérature une sérieuse hécatombe des romans où les complications morbides et les situations contre nature ne servent qu'à décrire, en incitant à l'imitation, le déséquilibre physique et moral des gens qui jouent l'atroce parodie de l'amour.

Seuls les romans simples et droits, les romans qui, au goût encore sain de nos grand'mères, « finissaient bien », pourront peut-être corriger la déviation actuelle du sens de l'amour. Des romanciers comme Charles Silvestre ont bien prouvé que de tels livres pouvaient être parmi les plus beaux.

\* \* \*

Il est curieux de constater que les romans de Florence Barclay déplaisent aux jeunes filles modernes disposées à les trouver trop romanesques, tandis qu'ils rencontrent, en général, la sympathie des lecteurs masculins. Dans la catégorie de celles qui ne lisent que des romans — et n'hésitent pas à en lire de mauvais — il est certain que Dekobra, Pierre Benoît, voire Proust ont faussé complètement le jugement littéraire et affaibli la note du cœur. Le goût de la littérature saine et fraîche s'est un peu perdu dans le public féminin au profit d'un amateurisme assez dangereux. Les hommes par contre, à la recherche de la femme qu'ils ne rencontrent plus guère, se reposent volontiers dans des livres où elle est plus proche de leur idéal, plus consolante et plus profonde.

Pour ma part, je crois que le souffle large et pur qui fait vibrer les pages des romans de Florence Barclay est un souffle bienfaisant et régénérateur. Elles ne contiennent ni la mièvrerie, ni la fadeur de la majorité des ouvrages « à mettre entre toutes les mains ». Le romanesque des situations ne fausse jamais le sens des réalités. Pourquoi? sinon parce que la vérité des grands sentiments humains et la leçon de l'expérience y sont toujours d'accord et toujours ramènent à l'essentiel.

\* \* \*

Sans doute, Florence Barclay est-elle protestante, mais en elle l'harmonie de la littérature et de la foi est une leçon pour certains romanciers soi-disant catholiques. Sa croyance en Dieu éclaire précisément le plan humain où se jouent nos destinées et elle en donne la clef.

Elle explique l'indigence et la médiocrité de certains êtres par l'absence de vie intérieure et d'un idéal de charité.

On se souvient de la grande vague de sympathie que souleva le *Rosaire*, qui est bien le plus joli roman du souvenir et de la fidélité que j'aie lu :

*Chaque perle, une prière,  
Pour sauver un cœur par l'absence torturé  
J'égrène chaque perle  
Et j'essaie d'apprendre  
A baisser la croix.*

L'Amour au bout du fil me plaît par ce qu'il enseigne la religion de l'espérance. Le fil du téléphone qui intervient entre deux créatures qui s'aiment, mais dont l'une n'a pas encore perçu au travers de la souffrance l'âpre sens de l'amour, n'est qu'un fil symbolique : le fil du sacrifice, de la patience, de l'indulgence qui les réunira.

L'intrigue elle-même est si bien enrobée dans le symbolisme de l'ensemble que l'on n'y sent point l'effort pénible de la thèse à prouver. Fait assez original : d'un roman à l'autre de Florence Barclay, on retrouve les mêmes personnages et d'autres viennent les rejoindre qui achèvent la peinture d'un monde tellement humain, si réel !

Madge, l'héroïne de *l'Amour au bout du fil* est l'amie de Jane Dalmain, l'héroïne du *Rosaire*. L'une et l'autre représentent le type gracieux de la femme dont la mansuétude et la longanimité signifient pour l'homme la rédemption et le salut. Après l'épreuve aux apparences banales qu'est la rupture de leurs fiançailles, Rodney et Madge ne se retrouveront pas également mûris, par le temps et la souffrance. En vain Rodney s'en ira-t-il chercher, à travers le monde l'illusion d'une compensation, partout il rencontrera son chagrin, et chaque jour plus âpre,

parce qu'il s'est poursuivi égoïstement lui-même. Le bilan des longues années qu'il vient de passer lui apparaît si misérable ce soir où, rentré à Londres, dans un appartement solitaire, nul ne l'a accueilli sinon les chèques importants de son éditeur. A quoi cela lui a-t-il servi d'écrire des livres puisque dans ses livres pas plus que dans sa vie, il n'a su aboutir à la conclusion consolante? Et ce soir de désespérance, la sonnerie du téléphone a retenti. Une voix lointaine s'est doucement excusée d'avoir appelé un « numéro » inexistant et a murmuré « bonsoir ». Voix lointaine qui réveille en Rodney la voix du passé. Il y a eu « erreur ». Mais la voix compatissante se fera-t-elle encore entendre? Le fil reliera-t-il deux âmes qu'un malentendu a séparé jadis? Madge seule, a mérité le bonheur que fuit l'orgueil de Rodney.

Et le lendemain, la sonnerie retentit à nouveau et à nouveau la voix lointaine se fait plus proche. Rodney n'est pas assez évadé de son stérile égoïsme pour la reconnaître. Lorsqu'il sait enfin que Madge est sa mystérieuse correspondante et lorsqu'il la revoit, il n'en est pas encore au même point qu'elle, sur la voie douloureuse, pour lui tendre les mains. Patiente, elle attendra. Sa patience, la mort tragique d'une femme préoccupée vaniteusement d'elle-même, la douce influence de Mrs Bellamys ramèneront l'écrivain et l'homme à la vérité de la vie. Il n'y a plus d'erreur! Aux bouts du fil, deux cœurs qui savent aimer parce qu'ils ont appris à souffrir, battent enfin à l'unisson.

Il faut admirer chez Florence Barclay cette manière de mettre « en nuances d'âme » les inventions les plus modernes. Elle ne cherche pas comme un Morand à leur trouver des résonances d'un futurisme impressionnant.

*Quelle invention prodigieuse! Il était là dans une solitude complète, absorbé par son travail. Cependant il avait entendu une voix de femme exprimant ses regrets de l'avoir dérangé et lui souhaitant le bonsoir.*

*Cette voix qui venait du néant avait pris contact avec lui par suite d'une erreur, exprimant des regrets de l'avoir dérangé, puis, lui avait souhaité le bonsoir. Il était vraiment un imbécile sentimental de songer encore à cette bagatelle. Mais pourquoi cet épisode insignifiant évoquait-il les échos d'un passé mort?*

*« Bonsoir... Bonsoir! », et dans la douce obscurité, Madge levait son visage vers lui... « Bonsoir! »*

*Il respirait le parfum du foin nouveau et de l'églantine dans le vieux jardin du manoir.*

\* \* \*

Le grand reproche que l'on peut faire aux romans à l'eau de rose, c'est de créer une atmosphère artificielle et de rendre les jeunes filles confiantes en un hasard anonyme qui n'est ni Dieu, ni la récompense de l'espérance, mais la solution la plus commode pour dénouer l'intrigue au gré des petites pensionnaires friandes de romanesque. Le point de vue littéraire n'est pas pour la romancière anglaise, le point de vue le plus important. La douce Madge qui attend patiemment que Rodney donne un autre dénouement à ses livres et à sa vie lui dira :

*L'écrivain a le devoir d'élever l'idéal de ses lecteurs, d'ouvrir leur cœur à l'espérance qui ranimera leur optimisme ainsi que le font les nobles paroles de Browning :*

*Dieu dans son ciel  
Tout est bien sur la terre.*

*Un grand savant français a dit : « La seule excuse de la fiction, c'est qu'elle soit plus belle que la réalité. »*

*Et un illustre homme d'Etat anglais déclarait : « La mission principale de la littérature, dans un monde plein de tristesse et de difficultés, est d'égayer. »*

*— Mais le sujet de la grande séparation n'est pas une fiction, objecta Rodney, il est emprunté à la cruelle réalité.*

*— Alors, ce n'est pas littéraire, mon ami. Le véritable artiste se met-il lui-même dans son livre?*

*— Je regrette le dénouement dira par ailleurs Mrs Bellamys cette vieille dame secourable, qui ne manque jamais dans les romans de F. Barclay et qui comprend les autres parce qu'elle a su tirer de l'expérience, l'unique leçon nécessaire :*

*— Je regrette le dénouement. Il est fâcheux qu'un roman s'achève dans la tristesse, dans l'amertume, sans espoir, sans idéal. L'auteur eût tort de ne pas songer à la démoralisation qu'il pouvait provoquer chez le lecteur.*

— *C'est la vie!* dit Rodney avec mélancolie. *La vie tend à faire perdre à l'homme sa confiance dans la durée de l'amour.*

— *Oh! non, s'écria la veuve, le regard plein de ferveur. Non la vie, ses joies et ses peines, si elles sont acceptées avec sagesse et douceur, ne démoralisent pas.*

Après la terrible déception que lui avait causé la rupture avec Madge, Rodney avait vécu uniquement pour s'illusionner, écrivant, voyageant. En réalité, il n'avait pas vécu puisque la paix de l'âme et la méditation sur l'au-delà lui étaient demeurées mortes. Le présent seul comptait et dans ce présent, il comptait seul. L'égoïsme avait en quelque sorte stérilisé ces années d'épreuves et il avait fallu que les pires conséquences de cette voix démoniaque l'amenassent peu à peu à l'inquiétude pour qu'il comprenne enfin ses responsabilités. Il se retrouve seul dans un cimetière et la voix des morts précède tout à coup en lui le regret d'avoir tout gâché, d'avoir laissé coupé par les circonstances le fil qui eut pu le relier encore au passé et à l'amour à travers la douleur et le renoncement.

S'il ne s'était pas trouvé prêt à accepter le don merveilleux de la femme si aimée, c'est qu'il avait suivi, en sens inverse, le chemin dans lequel courageusement cette femme, elle, avait continué à marcher, perfectionnant son jeune amour instinctif et le transformant en cet amour fort comme la mort et puissant comme la foi, fait d'indulgence et de bonté.

Mais à l'heure de la révélation intime, l'élément humain et l'élément divin lui sont apparus comme ne faisant qu'un. En s'éloignant volontairement de l'un pendant des années, il s'était trouvé incapable de recevoir l'autre. Tout serait-il perdu? Non. L'espérance est faite pour ceux-là surtout qui ont jadis douté et qui veulent se préparer à ce que l'avenir leur réserve.

L'espérance, vertu essentiellement terrestre, vertu si humaine et qui conduit les hommes qui la pratiquent au plus prodigieux bonheur auquel ils puissent aspirer.

Je n'accepte pas l'opinion de ceux qui accusent les romans de Florence Barclay d'être invraisemblables parce qu'ils montrent toujours l'espérance récompensée.

Si dans la réalité, le miracle n'apparaît plus vraisemblable, c'est que notre temps ne reflète plus la foi qui soulève les montagnes et que nous brisons trop souvent le fil de l'espérance, ce fil merveilleux qui mène à l'amour.

JEANNE CAPPE.

## Les deux Allemagnes <sup>(1)</sup>

Vous avez bien voulu donner une publicité toute spéciale aux révélations que la revue *die Menschheit* a publiées pour éclairer l'opinion publique en Allemagne et dans le monde entier sur les menées de cette minorité militariste, qui a su rallier à ses entreprises la partie la plus active de la jeunesse allemande, et qui, hélas! détermine depuis longtemps directement ou indirectement les destinées du peuple allemand. Les quelques rares Allemands qui se sont unis pour dévoiler à temps ces menées, et qui, pour cette raison, sont vilipendés comme traîtres par leurs compatriotes aveuglés, se considèrent, eux, comme les véritables « patriotes allemands » et comme les gardiens de la véritable « tradition allemande ». Ils savent d'ailleurs très bien combien petite est aujourd'hui la minorité dont ils expriment les sentiments et les idées. Mais ils parlent quand même avec toute l'autorité et avec toute la force que leur donne la conscience de faire retentir et entendre une voix allemande dont la protestation franche et sans merci contre des procédés déloyaux sauvera l'honneur allemand. C'est là un devoir impérieux à une époque troublée de la vie allemande, alors que les citoyens éclairés et loyaux eux-mêmes n'osent plus se désolidariser nettement, radicalement, des menées de leurs compatriotes, qui, emportés par une folie collective, menacent d'entraîner l'Allemagne et l'Europe dans un nouveau cataclysme.

Notre publication a suscité un démenti de la part des autorités de la Reichswehr — démenti que personne n'a pu prendre au

(1) Voir *La Semaine* au sujet de cet article.

sérieux ni en Allemagne, ni à l'étranger. La revue démocratique *die Hilfe*, organe du député Erkelenz, après avoir publié le texte complet de nos révélations, a osé dire tout franchement : « I démenti, après notre expérience du ministère de la Reichswehr est, en règle générale, l'indice que les faits démentis sont rigoureusement exacts. »

Malheureusement, tous mes efforts pour défendre l'authenticité du rapport en question dans la presse de gauche en Allemagne, ont été vains; cela prouve à quel point cette gauche se trouve déjà intimidée par la croisade d'excitation menée par les groupes de la droite. C'est pourquoi je me sens contraint de m'adresser à la presse étrangère pour me prononcer en toute franchise sur l'exactitude absolue de nos informations et sur toute la portée politique de nos révélations.

Les autorités militaires allemandes se trompent grandement si elles espèrent, par leur audacieux démenti, étouffer une action comme la nôtre. Les informations que nous avons publiées dans la *Menschheit*, nous les tenons d'une source absolument sûre. Elles dévoilent les projets de réarmements de l'Allemagne et la marche à suivre pour les réaliser. Le plan est conçu d'une manière à la fois si claire, si prudente, si nette, si impérative, si conforme enfin aux idées des milieux dont il émane, que nul doute sur son authenticité n'est possible. Mais nous ne sommes nullement surpris du démenti d'un ministre méphistophélique qui semblerait vouloir élever le démenti à la hauteur d'une institution. Dans « démentir », il y a « mentir ». J'estime que le seul patriotisme digne et loyal est de dire à mes compatriotes, dans leur intérêt la vérité, fût-elle pénible à entendre. Il appartient à l'opinion publique de juger et de dire si elle a foi en ma parole ou si elle a davantage confiance en la parole des autorités qui ont cru de leur devoir de tromper sans cesse le peuple allemand sur tous les événements douloureux et sur toutes les manœuvres dangereuses, précurseurs de nouvelles catastrophes.

Après avoir pris connaissance du compte rendu en question qui est parvenu entre nos mains et qui nous a révélé les conspirations redoutables de la caste militariste prussienne, nous avons renoncé à attendre plus longtemps et nous nous sommes dit : Il faut que le peuple allemand soit informé avant qu'il soit trop tard, et il faut également que les peuples voisins soient mis au courant du danger qui les menace. A eux, dont les régions dévastées ne sont pas encore restaurées, nous devons toute loyauté. Nous ne voulons pas que les nations, à la confiance desquelles l'Allemagne fait constamment appel, soient honteusement trompées et dupées dans leur confiance. Que les partis allemands qui voudraient abuser de la bonne foi de leurs voisins sachent qu'il existe, une *authenticité* allemande prête à contrecarrer leurs attentats contre le salut de la patrie allemande et la paix de l'Europe.

Nous avons vu ce que les meneurs militaristes projettent nous connaissons le but suprême de leurs efforts. Ils l'affichent avec cynisme. Leur programme, en bref, d'après le texte de nos révélations publiées dans la *Menschheit*, est le suivant :

1<sup>o</sup> Créer, au moyen d'une grande tromperie, une armée d'élite qu'ils désignent eux-mêmes comme la meilleure armée du monde

2<sup>o</sup> Préparer la guerre contre la Pologne, militairement, et en couvrant de colonies de soldats licenciés la frontière de l'est;

3<sup>o</sup> Renverser, après la campagne victorieuse, la République allemande;

4<sup>o</sup> Les autres actes suivront et ne s'inspireront, certes, ni de l'esprit de Locarno, ni de celui de Genève.

Quelle est la conclusion à tirer de ces constatations?

Pour dégager cette conclusion, il faut d'abord se rendre compte que toute la difficulté des rapports actuels avec le reste du monde et spécialement avec ses voisins, pourrait être exprimée dans la formule suivante : *Les voisins de l'Allemagne constatent avec plus d'inquiétude, de jour en jour, le retour au pouvoir d'une Allemagne se préparant à reprendre cyniquement tout ce qu'elle a dû céder. D'autre part, l'Allemagne démocratique, d'accord avec l'Allemagne officielle, veut ignorer complètement l'existence compromettante et menaçante de cette Allemagne nationaliste, antilocarniste, et demande aux alliés de rester aveugles à toute la réalité effroyable des ressources de cette Allemagne et de ne tenir compte que de la majorité pacifique, malgré l'impuissance manifeste de cette majorité en présence de la conspiration militariste, se rapportant aux deux faces différentes de l'Allemagne.*

On a pu constater, à la conférence interparlementaire comme bien la discussion entre les délégués allemands et les délégués français était troublée par cette différence de conception. Le

délégués allemands n'ont pas soufflé mot de l'existence d'une Allemagne militariste, ni des ressources énormes dont elle dispose; ils n'ont voulu tenir compte que de l'Allemagne de Lœbe et de Schücking; ils ne se sont aucunement occupés de ces milieux si puissants qui délibérément préparent la guerre. Si, d'autre part, M. de Jouvenel a exprimé certaines craintes et fait certaines réserves, c'est que ses sentiments de bon Européen ne l'ont pas empêché de faire la discrimination entre les deux Allemagnes dont l'une mérite toute sympathie, mais l'autre toute méfiance.

Les entrevues franco-allemandes resteront vouées à l'insuccès tant que les porte-parole du Reich fermeront les yeux à la réalité et discuteront comme si l'Allemagne militariste — *qui ne réunit peut-être pas le nombre, mais à coup sûr la puissance* — n'existait pas. On considérera alors les réserves de la France, au sujet de l'évacuation, comme dictées par la mauvaise volonté plutôt que par le souci de sa sécurité. On mettra en doute la valeur du pacte de Locarno, on accusera la France de ne pas s'en inspirer, alors que c'est au contraire l'existence dans les milieux allemands *nationalistes* d'un esprit passionnément hostile à Locarno qui incite l'opinion française à refuser un abandon précipité de ses positions militaires sans garanties complètes de sécurité.

Qu'il me soit permis d'adresser à cette occasion une franche parole à une partie de l'opinion anglaise — actuellement dans l'opposition — qui a tout spécialement critiqué le point de vue français relativement au problème de la sécurité. Parmi les porte-parole de cette critique se trouve un assez grand nombre d'esprits les plus généreux de l'Angleterre; mais ils ne connaissent pas la mentalité de la caste dominante prussienne, ni l'impuissance politique dans laquelle trois siècles d'obéissance passive ont ramené le peuple allemand, accoutumé à attendre le mot d'ordre des classes dominantes. Celui-ci se laisse toujours entraîner aveuglément à un moment donné, par ses chefs; il les suit avec enthousiasme, et comme pris d'une ivresse collective, dans les plus folles entreprises. Quelques-uns de mes compatriotes, très optimistes, disent : le nationalisme allemand n'est que le résultat de la politique irritante de la France. Mais n'est-ce pas précisément après l'arrivée au pouvoir de la gauche française qu'on a assisté à une nouvelle poussée du nationalisme allemand et à une campagne d'excitation agressive surprenantes? N'en ressort-il pas que ce nationalisme repousse délibérément une réconciliation sincère et loyale parce qu'il espère obtenir infiniment plus que les amis les plus généreux de l'Allemagne ne pourraient jamais lui donner?

\* \* \*

C'est pourquoi nous autres Allemands, qui connaissons à fond nos compatriotes et qui connaissons également les régions dévastées, nous sommes très inquiétés par l'attitude de certains milieux anglais qui encouragent sans cesse les pires éléments de notre peuple. Ils interprètent mal et d'une manière vraiment dangereuse, les appréhensions et les doutes français. — Bien que ceux-ci ne soient pas moins fondés que ne le sont les craintes anglaises au sujet de la sécurité de l'empire britannique. Certes, nous approuvons de tout cœur ce qu'on dit en Angleterre à l'égard de la nécessité de compléter et de remplacer la sécurité d'ordre purement militaire par des garanties européennes et même universelles. Mais n'est-ce pas précisément la réserve anglo-saxonne qui a empêché jusqu'à ce jour la réalisation de ces garanties plus complètes? N'aurait-il pas été du devoir du monde entier de garantir à la France, qui a eu le triste privilège de voir sur son territoire la conflagration générale avec toutes les atrocités de la guerre, la réparation complète de ses régions dévastées et une garantie absolue contre une nouvelle invasion? Est-il permis d'oublier que ceux qui revendiquent le plus obstinément cette garantie ne sont pas les « militaristes », mais ces petits propriétaires assis sur leurs ruines et suppliant le ciel que « jamais plus la guerre » ne vienne les accabler de ses horreurs?

Or, le danger prussien militariste existe, et il est tout naturel que ce soit un Allemand, expert de la mentalité de son peuple et désireux de réparer un peu le mal que ses compatriotes aveuglés ont infligé aux autres peuples, qui se lève et affirme ce danger avec toute sa conviction, demandant qu'au lieu de discuter dans le brouillard, on affronte le problème tel qu'il se pose.

Il faut d'urgence obtenir la collaboration intime de tous les hommes clairvoyants qui sont en même temps partisans d'une politique de concentration européenne. Alors seulement on pourra endiguer le mal et procéder à des compensations mutuelles susceptibles d'étouffer les volcans qui grondent partout en Europe et qui commencent déjà à remplir l'air de leurs émanations

délétères; de même que l'on ne peut pas bâtir une maison en commençant par la cheminée, de même il ne faut pas vouloir partir du désarmement pour avoir la paix; cela n'aboutirait qu'à l'hégémonie de la caste guerrière la plus dénuée de scrupules : non, la sécurité bien organisée sera suivie automatiquement de la détente des esprits, de la dissipation des craintes et du désarmement progressif — comme la disparition du cheval suit le triomphe de l'automobile.

\* \* \*

C'est de ces points de vue que devrait s'inspirer à Genève la discussion sur le désarmement général et particulier, ainsi que sur toutes espèces de « répercussions de Locarno ».

Ceux qui défendront ces idées à Genève se heurteront à beaucoup de difficultés. La situation sera la suivante : les délégués allemands se donneront toutes les peines du monde pour dissiper la méfiance produite par les nouvelles alarmantes parvenues à la connaissance de l'étranger. Ils assureront, pour obtenir les concessions souhaitées qu'ils sont sincèrement désireux de continuer l'œuvre de rapprochement entre l'Allemagne et les nations de l'Entente et qu'ils représentent à cet égard la volonté résolument pacifique de la majorité du peuple allemand.

Nous sommes convaincus qu'ils expriment en toute sincérité leur conviction intime. Mais pour être d'une loyauté parfaite, ils devraient se garder de faire des déclarations ambiguës qui trompent sur la véritable proportion des forces dans leur pays. Ils devraient avouer tout franchement qu'ils ne sont que tolérés par des forces infiniment supérieures aux leurs. Cette supériorité n'éclate pas encore au grand jour parce que les conspirateurs se servent en ce moment de l'Allemagne officielle et de l'Allemagne honnête pour mettre la politique de Locarno au service de la politique de Potsdam. C'est pourquoi les paroles des délégués allemands ne représentent pas la pensée des véritables maîtres du peuple allemand. Ils ne sont que des marionnettes dont les véritables dirigeants tirent les ficelles... Ces ficelles entravent de plus en plus la liberté de leurs mouvements. Ils n'avoueront pas cela. Aussi est-ce nous qui le dirons pour sauver le crédit de la parole allemande dans le monde.

Nous disons très haut ceci : certes, le gouvernement allemand actuel représente la majorité pacifique du peuple allemand, mais cette majorité ne gouverne pas vraiment. Elle est tellement pacifique qu'elle s'efface de plus en plus devant une minorité énergique dont la force politique et psychologique repose sur une mentalité admirablement dressée, sur une puissance économique formidable, sur une possession de tous les moyens de terreur, de boycottage, de violence armée et sur une juridiction qui condamne pour crime de haute trahison ceux qui démasquent les menées illégales et les projets de coup d'Etat d'une caste qui ose identifier ses intentions criminelles avec les aspirations du « pays », de ce pays dont le gouvernement officiel se réclame de la politique de Locarno.

En proclamant cette vérité psychologique qui explique toute l'histoire récente, si tragique, du peuple allemand, nous nous appuyons sur une connaissance approfondie de notre peuple, connaissance plus complète et plus large que ne l'est celle des représentants de certains groupes esclaves de leur parti et de leur doctrine. Ceux-ci sont isolés dans le milieu politique auxquels ils appartiennent. Leur horizon est nécessairement limité. Aussi comprend-on que depuis des années ils vantent, à l'occasion de leurs visites à l'étranger la force de l'Allemagne démocratique et socialiste. Ils ne veulent pas voir, les pauvres insensés, à quoi se réduira leur force le jour où le conflit éclatera entre la majorité démocratique impuissante et la minorité guerrière armée, pourvue de ressources économiques inépuisables. Ils persévéreront dans leur tromperie inconsciente et involontaire jusqu'au jour où ils seront solennellement pendus ou généreusement fusillés par ceux qui connaissent la véritable science et le mécanisme du pouvoir, et qui, pour le reconquérir, ont tiré profit de l'aveuglement sans bornes des partis de gauche.

Les conséquences de cette situation équivoque sont très nettes et très simples : le double jeu de l'Allemagne a créé une atmosphère insupportable, étouffante, immorale, où toute bonne volonté, toute confiance, toute espérance se trouvent découragées, désem-parées, annihilées. Une purification radicale de cette atmosphère est indispensable, même s'il en résulte un éclat extrêmement pénible et des ruptures temporaires très douloureuses. Certes, nous désirons toutes espèces de concessions et de soulagements qui témoigneraient de la confiance et de la bonne volonté que l'on a envers le peuple allemand. Nous voudrions que l'on évitât tout ce qui

peut donner lieu à des froissements, à des querelles, à des blessures d'amour-propre. Mais, d'autre part, nous désirons que les voisins, invités à abandonner leurs garanties, ne soient pas dupes de leur confiance, car les concessions auxquelles ils consentiraient risqueraient de ne servir finalement qu'aux projets de ceux qui préparent une nouvelle catastrophe.

Ce sont ces mêmes sentiments qui nous font protester contre l'argumentation spéieuse des militaristes allemands. A les entendre, l'Allemagne aurait aujourd'hui le droit de s'armer à sa guise, les autres nations n'ayant pas suivi son exemple en désarmant à leur tour! Ils citent le texte du traité qui fait du désarmement allemand le prélude du désarmement général. Mais le désarmement de l'Allemagne est loin de la réalisation complète. Pour que les voisins pussent désarmer, il faudrait que non seulement l'Allemagne eût désarmé matériellement et moralement, mais encore qu'elle renoncât à se préparer clandestinement à une nouvelle guerre en tablant sur les méthodes nouvelles. Les militaristes allemands comptent sur la supériorité que leur donnent une industrie formidable, une tradition militaire très vivace, un génie d'organisation remarquable et une population très forte. Exiger le désarmement du voisin au moment même où l'on prépare la création d'une armée d'élite capable d'écraser une nation que l'on a démembrée une fois déjà, c'est là un machiavélisme peut-être unique dans l'histoire. Cela serait un défi à l'humanité et à la civilisation!

L'Allemagne a une autre mission que celle que veulent lui assigner ses maîtres occultes. Placée au cœur de l'Europe, son rôle semble fixé par la nature elle-même : elle doit revenir aux grandes traditions humaines qui ont fait sa vraie gloire. Elle doit unir les peuples, et si elle veut aspirer à dominer les nations, que ce soit par l'esprit et le cœur, non par la brutalité et la terreur. C'est en revenant à ses traditions du moyen âge et du classicisme qu'elle réparera le mal causé par sa caste militaire. Mes compatriotes ne veulent pas comprendre que, sans s'humilier, l'Allemagne, en reconnaissant ses erreurs et en aspirant à être une nation dirigeante par l'esprit, fera oublier un passé récent de violence et de sang. Sa vraie gloire serait de devenir le noyau d'une Europe fédérée. Mais, hélas! nous n'en sommes pas encore là; car ils sont bien peu nombreux, ceux qui entre Rhin et Vistule voient sous cet aspect la mission de l'Allemagne!

N'est-il pas extrêmement attristant et douloureux de voir à quel point les grandes qualités du peuple allemand, qui pourraient profiter à l'Allemagne et au monde entier, se trouvent toujours à nouveau annihilées et mises au service de cet esprit de Potsdam qui menace, une fois de plus, la civilisation européenne?

Que faire en présence de toutes ces menées qu'aucun gouvernement allemand, semble-t-il, n'est assez fort pour étouffer? Faut-il attendre, en fatalistes résignés, le jour où l'Europe sera à nouveau mise à feu et à sang?

Non! Il faut que les voisins menacés concentrent toute leur énergie pour leur défense. Mais cela ne suffira pas pour intimider les conspirateurs. Il faut revenir au protocole de Genève et en développer les garanties.

En même temps, il faudra s'inspirer de la grande idée de solidarité européenne qui, plus tard, unira toutes les nations du vieux continent en leur assurant un épanouissement que jamais aucune d'elles ne pourrait trouver après avoir transformé l'Europe en un champ de bataille.

En tout cas, pour le salut du peuple allemand lui-même, et pour la paix du monde entier, il est nécessaire que l'on voie bien la face des deux Allemagnes. Jamais les hommes d'Etat des autres nations ne réussiront à gagner l'opinion publique de leur pays à la continuation si désirable d'une politique de mutuelle confiance, à moins que le peuple allemand ne dissipe toutes les appréhensions en choisissant résolument, sans équivoque possible, un des termes de l'alternative suivante :

Ou bien il rompra avec le passé et, conscient de ses responsabilités, il mettra à la raison les mauvais bergers qui une fois déjà l'ont conduit à la ruine, ou bien il couvrira les actes de ces « seigneurs » assoiffés de puissance et de domination militaire. Dans ce cas, il faudra lui faire savoir à temps, qu'une fois de plus il trouvera coalisés, contre ses militaristes incorrigibles et leurs complices conscients ou inconscients, l'univers entier.

En juillet 1914, les militaristes allemands n'ont pas reçu à temps un avertissement de ce genre. La conséquence de cette omission a été la catastrophe dont le monde entier, y compris l'Allemagne, supporte encore les douloureuses conséquences.

F. W. FÖRSTER.

## Les idées et les faits

### S. D. N.

D'après un article de M. Wickham Steed: La VIII<sup>e</sup> assemblée de la S. D. N., dans The Observer.

Aujourd'hui les gouvernements d'Europe, au lieu de penser à la paix, ont adopté une attitude qui ne laisse plus comme problématique que la date d'une guerre nouvelle.

Lors de la I<sup>re</sup> assemblée (novembre 1920), le besoin de paix remplissait tous les esprits, malgré les déceptions apportés par la Conférence de Paris et l'abstention des Etats-Unis, dont le président avait cependant naguère le premier mis la main à la pâte. Trois empires étaient tombés ou s'étaient transformés de fond en comble. Les armées de la Russie Rouge avaient été vaincues en Pologne, l'armée roumaine avait mis fin au bolchévisme hongrois. Le terrain paraissait déblayé pour la S. D. N.

Aujourd'hui, une grande nation au moins a abjuré la démocratie et adopté un nationalisme agressif. L'idéal de la S. D. N. est tourné en ridicule, dans certains pays les masses apprennent à l'envisager comme le rempart du capitalisme. La S. D. N. est entourée d'ennemis.

\* \* \*

Graduellement, l'extrême complexité du problème de la paix s'est manifestée. On avait désarmé l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie et la Bulgarie pour rendre possible une limitation des

armements en général. Mais il a été bientôt constaté que la « sécurité » venait avant le « désarmement ».

En septembre 1922, une résolution était adoptée par la III<sup>e</sup> assemblée de la S. D. N. qui déclarait qu'aucun projet de réduction des armements ne pourrait être complètement couronné de succès, à moins d'être général. Puis le projet de traité, dit d'assistance mutuelle, vit le jour; il fut rejeté par le gouvernement travailliste britannique en juillet 1924.

Après la Conférence de Londres d'août 1924, conférence qui enfanta le plan Dawes et mit graduellement fin à l'occupation de la Ruhr, la situation changea. Les deux Premiers ministres, MM. Herriot et Mac Donald se rendirent à Genève en septembre; le premier lançant la célèbre formule : « Arbitrage — Sécurité — Désarmement ». Le Protocole de Genève prit naissance, la V<sup>e</sup> assemblée le recommandant à l'unanimité, aux gouvernements représentés. Cependant, la validité de ce Protocole devait dépendre du succès d'une conférence générale sur le désarmement, se réunissant à Genève au cours de 1925.

Le principe général du Protocole de Genève était celui-ci : Chaque Etat signataire s'engageait à soumettre à l'arbitrage toute dispute dans laquelle il pourrait être impliqué et à accepter la décision à intervenir. Tous les signataires s'engageaient, en outre, à regarder comme un agresseur, et dès lors comme leur ennemi commun, tout Etat se refusant à accepter l'arbitrage.

Mais le gouvernement conservateur britannique arrivé au pouvoir à la fin de 1924 ne voulut pas du Protocole, alléguant que celui-ci imposerait à la Grande-Bretagne et à l'Empire des

charges trop lourdes. En mars 1925, Sir Austen Chamberlain fit part, à Genève, de cette décision. Le *Protocole* de Genève était donc dans le lac... Léman. En revanche, l'Allemagne faisait connaître qu'elle serait prête à entamer des pourparlers en vue d'un accord international. Des négociations commencèrent qui aboutirent, en octobre 1925, à la conclusion des traités de Locarno, connus aussi sous le nom de *Pacte de Sécurité occidentale*. En vertu de ce pacte, l'Angleterre s'engagea — l'Angleterre, non l'Empire — à maintenir dans l'Ouest de l'Europe les stipulations territoriales du traité de Versailles soit contre la France, soit contre l'Allemagne.

D'autres accords régionaux devaient succéder à celui-ci. L'exemple de Locarno serait, pensait-on, contagieux. Les États-Unis semblaient reprendre intérêt aux affaires d'Europe. Mais pour que Locarno entrât en vigueur, il fallait l'entrée de l'Allemagne dans la S. D. N. L'assemblée de mars 1926 fut le plus misérable des fiascos, et l'Allemagne ne fut admise qu'en septembre. A cette date, le ministre des Affaires étrangères d'Allemagne fit entendre, à Genève, un avertissement sérieux, laissant comprendre à ses auditeurs que si les autres États ne désarmaient pas, ce serait le Reich qui s'armerait.

Au printemps dernier, « la Commission préparatoire de la S. D. N. pour la réduction et la limitation des armements » (de terre) a tenu une séance spéciale laquelle aboutit à un fiasco de par l'impossibilité de mettre la France et la Grande-Bretagne d'accord au sujet de ce qui constituerait « la force armée ». Lord Cecil, qui était le principal délégué britannique, dans un mémoire qu'il adressait au Premier ministre de Grande-Bretagne à l'occasion de sa démission toute récente, a affirmé que certains incidents liés à la session de la Commission préparatoire étaient de nature à lui inspirer des inquiétudes, et il semble insinuer que le gouvernement de Londres n'aurait pas désiré sincèrement le succès des travaux de la Conférence. Il serait désirable qu'une lumière suffisante fût projetée sur ce point.

Là-dessus est survenu l'échec de la Conférence pour le désarmement naval, suivi de la démission de Lord Cecil. A Genève, cette absence pèsera plus sur les travaux de l'Assemblée que la présence de tous les autres délégués britanniques. Aucun autre conservateur anglais n'est aussi populaire dans les milieux de la S. D. N., aucun prête moins au soupçon que, malgré Locarno, la Grande-Bretagne n'appuie pas la S. D. N., ni ses objectifs, avec une sincérité entière.

D'aucuns demanderont si, après tout, il est bien important pour la Grande-Bretagne de posséder la confiance de la S. D. N., si, du fait d'en faire partie, ce pays ne pourrait être impliqué un jour dans un conflit qu'il n'aurait pas cherché ? Mais pendant la guerre, l'Angleterre pensait différemment.

Pour ce qui est de la Grande-Bretagne et de l'institution genevoise, les soupçons de l'étranger sont-ils véritablement si peu fondés ? N'y aurait-il pas au sein du gouvernement de Londres, des hommes influents et possédant une autorité suffisante qui voudraient faire de la S. D. N. une espèce de fille de cuisine au service des grandes Puissances, bonne à laver la vaisselle mais non à préparer le repas et qui ne serait pas compétente dans les questions même le plus propres à provoquer la guerre ? D'autre part, il existe, en Angleterre, — non dans le gouvernement toutefois — des hommes prêts à accorder à la S. D. N. des pouvoirs extraordinaires, comme celui de soumettre ses membres, le cas échéant, à une puissante coercition militaire ou économique.

Entre ces deux extrêmes, il y a une puissante masse d'opinion qui, plus ou moins nettement, se rend compte que la S. D. N. et son idéal constituent le seul obstacle se dressant entre le monde civilisé et la perspective d'une conflagration nouvelle. A supposer que la S. D. N. fût condamnée, que penserait cette masse ? Quel meilleur argument pourrait être fourni par là à la doctrine communiste ?... Dans les reproches qu'il adresse à la S. D. N., envisagée par lui comme rempart de la société capitaliste, Tchitchérine n'a pas tout à fait tort. En effet, la S. D. N. est essentiellement et progressivement conservatrice. Elle est la seule institution d'ordre général veillant à la conservation des vestiges existants des institutions libérales et des principes sur lesquels sont basés les gouvernements représentatifs et l'ordre démocratique.

La VIII<sup>e</sup> assemblée, la plus importante de toutes peut-être, siège alors qu'un gros nuage recouvre le ciel. Seul l'accord anglo-franco-belge au sujet de la Rhénanie et de la réduction des effectifs joue dans ce ciel sombre le rôle d'une éclaircie ; au-delà de l'Atlantique, on se prépare à de nouveaux armements navals. Des échos analogues arrivent du ministère de la Reichswehr

Seul, un diseur de bonne aventure pourrait prédire si de cette « atmosphère genevoise » naîtra une nuit de longue durée, ou si un vent salutaire accompagné de quelques éclairs va permettre aux horizons de se rasséréner.

## AUTRICHE

### L'expérience socialiste d'une ville impériale

*Dans un article du plus haut intérêt, M. Ludovic Naudeau décrit, dans l'Illustration, la révolution sociale imposée à Vienne, ville de deux millions d'habitants, capitale d'une Autriche qui n'en compte plus que six millions et demi. Le socialisme tente là une expérience collectiviste et communiste de grand style dont les résultats auront une importance considérable sur l'évolution sociale européenne.*

*Nous citons largement :*

Imaginez-vous Paris réduit à n'être plus que la capitale de provinces représentant un huitième de notre France actuelle et cependant restant Paris parce qu'on n'aurait pu détruire ou transporter ailleurs ni Notre-Dame, ni le Louvre, ni ses installations industrielles, ni ses grands magasins : telle est la situation de Vienne vers la fin de ce premier tiers du vingtième siècle ; telle est Vienne, anémiée, appauvrie, engourdie, silencieuse et ne disposant au total que de quelques milliers d'automobiles, mais néanmoins ayant conservé tout le fastueux cadre de sa splendeur et, tant bien que mal, restant identique à elle-même et continuant à vivre... Si vous me dites qu'elle n'a guère changé, alors je vous ferai taire en vous rappelant l'opulence de ses mondanités d'autrefois. Si vous prétendez au contraire que Vienne n'est plus Vienne, alors je vous montrerai, la nuit, ses rues centrales brillamment éclairées, ses réclames lumineuses, et je vous ferai constater l'incessante activité de ses gares nombreuses...

Mais voici qui est nouveau et imprévu, voici ce qu'il est grand temps de mettre dans une forte lumière, parce que cette distinction est d'une importance primordiale : la ville de Vienne, sous le nouveau régime, s'est acquise une situation qu'un esprit français, fondamentalement habitué à l'autoritarisme centralisateur, comprendra difficilement. Elle forme littéralement un Etat dans l'Etat. C'est que la République fédérale d'Autriche se compose de neuf provinces autonomes et que la cité de Vienne est justement l'une de ces provinces. Chacune d'elles a son petit Parlement (*Landesversammlung*) qui élit un comité provincial (*Landesausschuss*). La cité de Vienne, qui est la plus petite province autrichienne, est aussi la plus peuplée de toutes et, par conséquent, on comprendra comment la position de M. Seitz, bourgmestre de Vienne, dépasse énormément en importance celle d'un président du conseil municipal de Paris. Celui-ci n'a en réalité aucun pouvoir politique, tandis que le chef élu de la ville de Vienne est bel et bien le chef du principal des neuf Etats autrichiens. Si, au *Nationalrat*, ou Parlement autrichien, les *Social-Démocrates* n'ont qu'un peu plus de 40 % des sièges et doivent, dès lors, céder la direction de la République aux chrétiens-sociaux (des conservateurs analogues aux membres du centre allemand) qui maintiennent au pouvoir, comme chancelier, Mgr Seipel, il n'en demeure pas moins vrai que ces mêmes *Social-Démocrates* sont les maîtres indiscutés du *Landesversammlung* de Vienne, c'est-à-dire du plus peuplé, du plus concentré, du plus riche et du plus influent des neuf Etats autrichiens. Très forts, mais non les plus forts au *Nationalrat*, les *Social-Démocrates* gouvernent en maîtres absolus l'Etat de Vienne.

Pour l'intelligence des événements du 15 et du 16 juillet, comme pour parvenir à une compréhension générale de la situation autrichienne, il ne faut jamais perdre de vue cette explication.

Vous vous promenez dans cette cité magnifique tout imprégnée des traditions impériales ; vous admirez son opulence, son charme, l'élégance de ses magasins, le goût de ses artisans, rivaux souvent heureux des artisans parisiens. Vous concluez que cette capitale est avant tout une ville dont toute l'activité découle justement du développement et de l'exploitation du luxe et de tous les raffinements permis à la fortune. Et tout à coup vous apprenez qu'en cette même cité aucun propriétaire d'immeuble

n'est plus, en réalité, le propriétaire de son immeuble, les lois de ce pays équivalant à la confiscation complète de toutes les maisons. Ailleurs (en Allemagne, par exemple), les propriétaires, à la suite de la guerre, ont perdu toutes les sommes qu'ils avaient investies en rentes, en fonds d'Etat, en valeurs mobilières quelles qu'elles fussent, mais ils ont du moins conservé leurs immeubles. A Vienne, ils ont perdu par surcroît leurs immeubles, ce qui rend véridique cette assertion que la classe la plus à plaindre, dans beaucoup de cas, est ici la classe des anciens riches...

Si l'on vous disait qu'il s'effectue, dans l'ancienne capitale de François-Joseph, une expérience socialiste tout aussi extraordinaire et même plus extraordinaire encore que celle de Moscou, vous ne le croiriez pas. Et pourtant, c'est ainsi, bien que les rues de Vienne, à première vue, n'évoquent dans l'esprit du voyageur qu'une idée d'élégance bourgeoise et de placidité un peu flasque.

En Russie, le communisme de Lénine, que j'ai vu naître et qui a failli me tuer, n'a fait que des ruines; les multitudes sauvages qu'il a déchainées se sont jusqu'à présent avancées aveuglément, dans une atmosphère de carnage et de sang, vers un inconnu mystérieux et redoutable.

Or, le grand cataclysme qui a fini par disloquer la Russie et la mettre pantelante, en 1918, aux mains de Lénine, ce même cataclysme a soumis l'Etat de Vienne à un groupe de social-démocrates, de réformateurs audacieux, de visionnaires tenaces qui, sans bruit, sans épisodes sanglants, sans incarcérations et par le seul effet de la législation, ont bel et bien entrepris, de leur côté, la création d'une civilisation socialiste.

Et, comme je vous le montrerai, les théoriciens méthodiques groupés autour du bourgmestre et chef d'Etat Seitz n'ont pas causé de ruines; ils n'ont absolument rien détruit à Vienne (car l'incendie du palais de justice n'a pas été allumé par eux, mais contre eux). En Russie, les bolcheviks ont anéanti les phalanges des socialistes réformateurs, dispersé l'Assemblée Constituante et institué leur dictature, tandis qu'à Vienne nous voyons au pouvoir un Kerensky et ses émules mettre en pratique un socialisme approuvé par une majorité parlementaire.

Les social-démocrates de Vienne n'ont pas touché aux banques; ils n'ont rien détruit et, tout au contraire, comme vous pourrez vous en rendre compte, ils ont édifié des œuvres colossales et sans égales dans l'Europe entière. Mais, dans leur fièvre de somptuosité socialiste, dans leur enthousiasme de bienfaisance civique, dans cette foi qu'ils ont de pouvoir décréter le bonheur pour tous, ils ont, afin de se procurer les ressources nécessaires à l'exécution de leur fastueux programme, accablé l'industrie et le commerce viennois de tels impôts que le monde des affaires, aujourd'hui, suffoque et crie grâce!

Telle serait, m'affirme-t-on, la réalité. Si accablants que soient pour l'industrie viennoise les droits de douane institués par les pays avoisinants, ces droits seraient encore moins funestes à son exploitation que les taxes édictées à Vienne même, au dam de tous ceux qui distribuent des salaires, dirigent des entreprises, manipulent des fonds, par un petit parlement local acharné contre vents et marées, à réaliser son œuvre somptuaire de rénovation sociale!...

Considérant la situation précaire de la nouvelle Autriche, il eût fallu, m'expliquent ceux qui soutiennent la thèse de l'économie traditionnelle, que Vienne, ville d'art et de luxe, restât fidèle aux procédés séculaires d'une sage conservation et menât la bataille commerciale avec tous les ménagements, toutes les habiletés nécessitées par ces temps d'épreuves. Mais l'étrange destinée de cette ville impériale, toute saturée de souvenirs aristocratiques, a été de devenir l'atelier des expériences sociales les plus hardies et les plus surprenantes. Elle prétend réaliser l'esquisse audacieuse et onéreuse d'une société nouvelle alors que, pour subsister, il lui faudrait être un conservatoire du passé, un centre de labeur obstiné et discipliné. De fougueux idéalistes, amenés au pouvoir par le suffrage universel, ont entrepris ici la création d'une cité de rêve dont les ressources réelles de la nation ne permettaient pas la réalisation, et voilà pourquoi, en réalité, celle-ci dévore présentement sa propre substance et va vers la ruine et fait entendre des cris d'alarme.

Dès le temps de guerre, des lois avaient été édictées en Autriche, comme partout, pour protéger les locataires. Après la débâcle et la révolution, l'administration socialiste alla beaucoup plus

loin; elle ordonna que la superficie de tous les appartements et résidences particulières de Vienne fût précisément déterminée; elle ne reconnut plus à chaque individu, quel qu'il fût, le droit d'occuper, pour son usage personnel, plus de deux ou trois pièces et, dans le reste de son logis, elle installa d'autorité des familles jusqu'alors mal pourvues à son gré.

Même le représentant viennois de la célèbre famille des Rothschild dut se soumettre à cette nécessité. Bien que son palais fût connu comme l'un des plus splendides résidences de l'Europe et représentât une immense valeur artistique, tout ce qu'il obtint fut la faveur de choisir lui-même ses « locataires » qui, désormais, pénétrèrent « chez eux » par la cour d'honneur.

Quant au loyer payé par ces nouveaux occupants, il est, comme tous les loyers viennois, absolument infime et le peu que les propriétaires reçoivent apparemment leur est, pour les huit dixièmes, enlevé par les impôts et les frais de nettoyage et de réparations. D'une manière générale, les loyers à Vienne sont, de par la loi, si minimes qu'ils entrent à peine en ligne de compte dans le budget d'un habitant de cette capitale. Deux pièces convenables valent 20 schillings par an (1 schilling = 3 fr. 60). Un employé qui gagne de 3,600 à 6,000 schillings par an paie, pour un bon appartement de trois pièces avec antichambre, cuisine et salle de bains, 160 schillings par an. Un très grand appartement vaut par an 400 schillings et, par conséquent, un médecin en vogue paie son loyer annuel avec les honoraires de dix visites. Pour bien des Viennois, la question du loyer compte moins que celle des pourboires.

... Bref, la législation autrichienne relative aux immeubles correspond purement et simplement, à Vienne, à la confiscation complète de ceux-ci, et c'est là une vérité trop claire pour que personne songe à la nier.

La municipalité socialiste prétend justifier cette mesure par les deux considérations suivantes : 1<sup>o</sup> ceux qui possédaient de la rente d'Etat ou des valeurs mobilières ayant été totalement ruinés par la débâcle autrichienne, il ne serait point équitable que les propriétaires d'immeubles fussent avantagés, d'autant plus que beaucoup d'entre eux s'étaient fait consentir des prêts hypothécaires qu'il leur serait, en tout état de cause, impossible de restituer; 2<sup>o</sup> Fondamentalement mal douée pour produire, l'Autriche a besoin que le prix de sa main-d'œuvre reste très bas, faute de quoi son exportation s'arrêterait totalement. Avant la guerre, le coût du logement absorbait 25 % du salaire de l'ouvrier, tandis que, depuis la révolution, il est tombé à 2 %. Si, dit la municipalité, la protection du locataire était abrogée, la nécessité de majorer les salaires s'imposerait aussitôt, mais il serait, de toute manière, impossible de les majorer suffisamment, à moins de vouloir anéantir toute possibilité d'exportation.

En fait, le plan avéré, évident, non dissimulé de la municipalité, c'est de tendre à ce que, sans crise violente, sans brutalités, par le seul effet des lois, toute la commune de Vienne finisse par appartenir à la commune elle-même et non à un certain nombre de particuliers.

Il faut décidément que j'abrège cet examen des impôts viennois et il me suffira désormais de révéler cette vérité paradoxale que, si la République autrichienne est pauvre, la municipalité de Vienne, elle, alimentée par toutes ces dragues qu'elle a inventées pour absorber les ressources de la capitale, est excessivement riche. Vienne, centre industriel et commercial du pays, métropole de l'exportation, a des ressources que le reste de la nation contemple avec envie. Comme cette ville, vous l'avez vu, forme un Etat investi de son autonomie financière, les moyens d'action de sa municipalité social-démocrate sont réellement de premier ordre. Non seulement la ville de Vienne dispose d'excédents énormes, mais on va même jusqu'à m'affirmer que ces excédents pourraient, à la rigueur, contre-balancer le déficit de l'Etat. Sur le continent européen, une seule ville jouit d'une situation financière se traduisant par un actif : c'est Vienne; toutes les autres sont endettées.

Et alors, touchez du doigt ce qu'il y a d'ahurissant et de contradictoire dans la situation de la nouvelle Autriche : des provinces pauvres, ayant peu de ressources à développer, et cependant imbuës d'un esprit conservateur et même clérical, sont munies, à l'extrémité orientale de leur territoire, d'une capitale riche, développant, dans le somptueux décor de l'ancienne monarchie, le plus pur programme social-démocrate. Mais, d'autre part, cette capitale, si riche et si puissante qu'elle soit, n'a jamais de

réserves de vivres que pour une ou deux semaines, de sorte qu'en cas d'événements graves un simple blocus effectué par des paysans rétrogrades l'obligerait à capituler!

Ce qu'il faut penser de la politique financière de la ville, ce qu'en disent ceux qui en souffrent et quelles sont ses conséquences, vous en serez plus tard instruits. Pour le moment, nous devons ajourner cet examen et considérer en soi l'œuvre de la municipalité *comme si* nous ne soupçonnions pas qu'il dut y avoir un revers à cette splendide médaille.

Hé! bien oui, ce parti-pris une fois admis de ne pas envisager tout de suite les contre-coups de telles dépenses, je mets au défi n'importe quel conservateur français ou anglais de ne pas s'émerveiller à première vue, devant les œuvres de la municipalité de Vienne. Il lui faudrait reconnaître que les directeurs de ces vastes innovations sont certainement imbus d'idées généreuses, altruistes quand ils s'efforcent d'assurer un gîte décent, une vie matérielle salubre, une possibilité de moralité et de dignité au plus grand nombre de leurs semblables.

Rien que pendant les trois années 1925, 1926 et 1927, 96 millions de schillings ont été dépensés chaque année pour la création des habitations populaires. Cela représente *un peu plus d'un milliard de francs-papier obtenus en trois ans par l'impôt*, pour cette seule destination. Un tel chiffre vous permet de juger des résultats réalisés en ce pays où la main-d'œuvre est relativement peu coûteuse.

J'ai consciencieusement visité nombre de ces vastes cités où tout a été avec habileté disposé pour ménager à chacun des accès à de jolies cours fleuries, à de lumineux balcons, à de vastes galeries.

Dans certaines cités, chaque groupe de douze logements a droit à l'usage d'une buanderie commune et d'une salle de bains. Dans d'autres encore plus vastes et plus modernes, j'ai visité, au sous-sol, d'immenses lavoirs munis des engins mécaniques les plus perfectionnés et où notamment des appareils séchant le linge en quelques secondes permettent de le repasser immédiatement à l'aide de puissants rouleaux électriques aménagés à portée de la main. Près de là, dans une autre partie du sous-sol, un véritable établissement de bains, comportant de nombreuses baignoires, s'offre tout le jour aux habitants et aux habitantes de la cité. Et que dire encore de ces pouponnières, si bien aménagées au rez-de-chaussée de ces riches et où citoyens et citoyennes peuvent déposer leurs bébés quand ils se rendent à leur travail! Que dire de ces écoles enfantines où, pendant les vacances, les enfants de la cité jouent avec des jouets « communs » fournis par la commune, sous la garde d'une surveillante communale! Que dire aussi de la bibliothèque et de la salle de gymnastique ouvertes à certaines heures dans ces phalanstères!

C'est un article que j'écris, et non un livre; la place m'est forcément mesurée et je dois me borner. Mais, il faut bien, cependant, que je parle de l'immense importance attachée par l'édilité de Vienne à tout ce qui concerne les soins du corps, la propreté, l'hydrothérapie. On peut dire sans exagération qu'à cet égard la social-démocratie tend à reconstituer le monde antique et que, dans les pensées des collectivistes viennois, un véritable hantise aquatique prédomine.

Et maintenant, il faut encore une fois que j'abrège, car la seule énumération de toutes les autres améliorations sociales que la municipalité de Vienne s'efforce de réaliser tiendrait déjà beaucoup de place : écoles primaires et professionnelles, hôpitaux modèles, dispensaires pour les femmes enceintes, jardins d'enfants, crèches, sanatoria de premier ordre, instituts pour la prévention des maladies, hospices spéciaux conçus d'après les méthodes les plus savantes, munis des plus minutieux agencements et destinés à l'observation des nouveau-nés, immenses « dentisteries » où les enfants de Vienne, dès leurs premières années, reçoivent tous les traitements nécessaires et sont initiés à l'art de soigner leur mâchoire, rien n'a été épargné par la municipalité de Vienne pour élever le *standard of life* de ses administrés et pour faire d'eux une humanité plus heureuse, plus saine, plus belle. J'en passe énormément, n'ayant pas le moyen de tout dire.

Dans cette immense sollicitude qui l'anime, elle tend à prévoir et à régler toutes les difficultés de la vie et à décharger le chef de famille de chacune de ses responsabilités individuelles. L'autorité socialiste entend tout enserrer, tout contrôler, tout garantir, tout administrer : la naissance, la maladie, le chômage, les consé-

quences de la vieillesse et jusqu'aux fatalités d'un mauvais atavisme, combattues à temps dans l'enfant pré-tuberculeux.

Il est temps désormais que je laisse apparaître les ombres qui attristent ce tableau enchanteur. Ces beautés que j'ai décrites, vous vous en doutez, coûtent cher et grèvent, m'assure-t-on, tout produit viennois d'un excédent de prix de 25 %. Un industriel tchécoslovaque m'assure que les charges publiques, par tête d'habitant, sont peut-être de 30 % plus élevées à Vienne que dans son pays. Un autre étranger va jusqu'à dire qu'à cause des lois sociales, la production d'un même article est de 50 % plus coûteuse à Vienne que dans les pays circonvoisins. Un industriel français me démontre que son usine, qui pourrait fournir 800 appareils par jour, est limitée par lui à 150, parce qu'il est « dévoré » par les charges fiscales et que bientôt il lui faudra fermer. Il précise que le même instrument construit par lui à Paris coûterait 40 % moins cher qu'à Vienne où les taxes municipales sont accablantes.

Un économiste m'explique que, dans cette ville, la seule dans le monde (à l'exception de la Russie) où la confiscation des immeubles ait été prononcée, le capital immense représenté par toutes les maisons de Vienne se trouve ainsi annihilé, paralysé, retiré de la circulation, puisque personne ne peut plus s'en servir pour le risquer et entreprendre de nouvelles affaires; il ne peut donc plus entrer dans la vie économique et l'Autriche subit ainsi un premier et formidable appauvrissement.

« La réalité, ajoute-il, est que la situation économique de l'Autriche ne lui permettait en rien de prétendre devancer tous les autres peuples dans la voie des innovations sociales. Alors que nous aurions dû prudemment nous régler, à cet égard, sur la marche de nos voisins, nous avons voulu être des précurseurs et notre pays est devenu un champ d'expérience qui étonne le monde. Luxe onéreux! Luxe mortel! Car l'argent consacré par la municipalité viennoise en dépenses somptuaires et improductives est, en réalité, prélevé sur la richesse globale de l'Autriche. Celle-ci, présentement, s'appauvrit, dévore, je l'affirme, sa substance et se retire de plus en plus la possibilité d'exporter les créations de son industrie. La municipalité de Vienne tue présentement la poule aux œufs d'or. Elle n'a rien détruit, dites-vous! Pardon! Elle est en train de détruire le capital de l'Autriche. Son désir ardent d'améliorer l'existence de nos masses populaires est certainement louable en soi. Mais, réalisé sans mesure, il aboutit simplement à l'annihilation de nos dernières réserves. C'est quand on constatera la paralysie de nos entreprises et l'accroissement du chômage qu'on vérifiera la justesse de ce proverbe : « La cage ne nourrit pas l'oiseau. » Si gênants que soient pour nous les tarifs douaniers institués par les Etats voisins, l'excès de nos taxes intérieures est un inconvénient tout aussi grand. Nous ressemblons tout simplement aujourd'hui à un particulier déjà lourdement obéré qui, au lieu de consacrer ses chétives ressources à l'amélioration de son commerce, les gaspillerait à se faire construire une luxueuse villa, sous le prétexte qu'il vivra ainsi avec plus de commodité et de dignité. »

Est-il besoin de dire que de tels propos, quand ils sont répétés aux représentants de la municipalité, provoquent leur indignation et leur mépris sardonique? Pour ceux-ci, le fait que leur politique du logement permet de maintenir les salaires à un taux réellement bas compense très largement le poids des charges fiscales. Ils ont étudié à fond, assurent-ils, la situation économique du pays; ils sont certains que les industriels ne sont nullement aussi écrasés qu'ils le prétendent. Ce que la municipalité fait, disent-ils, est fait à bon escient, dans l'intérêt véritable du peuple et, quoi qu'il advienne, elle ne modifiera en rien son attitude.

## Catholiques belges

Soutenez notre effort

d'Apostolat intellectuel

## RUSSIE

### Un heureux changement

*D'après un article de XXX : Un Tourment dans la question des Soviets. La Solution qui s'impose, dans la Revue des deux Mondes.*

Au cours de ces derniers temps, les relations des divers pays du monde civilisé avec le gouvernement des Soviets ont subi de profondes modifications.

Les illusions de jadis ont non seulement pâli, peut-on dire, mais complètement disparu. Elles ont été remplacées par la nette vision des erreurs commises. A de bien rares exceptions près, les voyageurs étrangers revenus de Russie ont confirmé à peu près les tableaux sinistres brossés par les réfugiés russes. La grève des mineurs anglais, soutenue par les cotisations plus ou moins volontaires des ouvriers russes; les événements de Chine; les perquisitions opérées à *Soviet House* : tout cela a aussi contribué à ce changement à vue.

Enfin, la Grande-Bretagne a rompu avec les Soviets, et l'ambassadeur des Etats-Unis à Paris a formulé son avis sur la situation en termes non équivoques. La Suisse, par la réponse que le président Motta a donnée au Conseil fédéral, a précisé, récemment, sous une forme très catégorique ses intentions en ce qui concerne les relations futures de la République avec l'U. R. S. S. D'autres pays, sans aller aussi loin, font montre de plus de réserve que naguère. Pendant ce temps le nouveau massacre par le *G. P. U.*, ancienne Tcheka, de vingt victimes innocentes, secoue d'horreur l'opinion publique du monde civilisé.

Que va-t-il arriver?

Le moment est peut-être venu de formuler brièvement la solution qui paraît s'imposer alors que la question des Soviets entre dans une phase nouvelle.

\* \* \*

Commençons d'abord par abandonner toute illusion sur la possibilité d'une évolution de ce bolchévisme dont la destruction est le mot d'ordre et dont la révolution mondiale est le but final. La Russie n'a été que le premier champ d'expérience pour le bolchévisme destructeur. Cette expérience s'est terminée par une banqueroute totale; et la Russie a, par là, rendu un énorme service à l'humanité en montrant les résultats obtenus. Seulement, malgré cette faille, la III<sup>e</sup> Internationale et le gouvernement des Soviets ne déposeront jamais les armes.

Dès lors, toute aide au bolchévisme, quelles que soient les considérations mises en avant pour la justifier, est contraire aux buts que poursuit l'humanité civilisée. En prêtant un concours financier au bolchévisme qui veut faire de lui sa proie, un Etat renforce son adversaire et agit contre ses intérêts vitaux. Si, par exemple, le gouvernement des Soviets obtient de la France les crédits qu'il lui demande, l'argent prêté par les Français sera employé en partie pour la reconstitution des entreprises françaises confisquées par les Soviets.

Il serait faux de dire que cette absence d'un concours financier irait à l'encontre des intérêts du peuple russe innocent des crimes commis par son gouvernement, intérêts qui sont justement lésés sans merci par l'existence même du communisme militant.

Non, le gouvernement soviétique doit être laissé à son sort sans que son existence soit artificiellement prolongée par des concours extérieurs. Pas de blocus, pas de barrières artificielles. Mais il ne faut pas nourrir artificiellement le bolchévisme et créer entre ses mains l'arme qu'il dirigera contre ceux mêmes qui lui ont prêté concours.

\* \* \*

Non seulement dans le domaine économique et financier, mais aussi dans le domaine politique le principe d'abstention doit être rigoureusement appliqué. Le peuple russe entoure le pouvoir des Soviets d'une haine silencieuse et tout gouvernement qui suivra l'exemple donné par la Grande-Bretagne trouvera en lui un allié. Le blocus moral, l'abstention de tout contact officiel avec le bolchévisme, la rupture des relations diplomatiques avec

Moscou, telles sont les armes les plus puissantes de la lutte contre le bolchévisme.

D'autre part, une politique anti soviétique rationnelle doit encourager tous les efforts de nature à amener la chute du gouvernement des Soviets. La question se pose dès lors : quelles sont les forces sur lesquelles on peut compter pour mener la lutte contre le dit gouvernement? La réponse qui s'impose est celle-ci : ces forces, c'est au sein du peuple russe qu'il faut les chercher. C'est à ce peuple seul qu'incombe la mission historique de renverser le pouvoir qui lui a infligé tant de souffrances.

Toute lutte contre les Soviets au moyen de l'intervention de l'étranger, quelle qu'en soit la forme, ne servirait qu'à exalter chez le peuple russe le sentiment national qui, dans ce cas, appuierait ce même pouvoir soviétique qu'il déteste. Le peuple russe se rangerait de nouveau — il l'a déjà fait — du côté de ses oppresseurs et offrirait, pour la défense de la dignité de la Russie, son sang et ses biens.

\* \* \*

On ne saurait trop mettre en garde l'opinion contre une autre forme encore de lutte contre le bolchévisme. Sous prétexte de donner satisfaction aux aspirations des nationalités qui font partie de l'U. R. S. S. ne parle-t-on pas de plus en plus souvent de séparer de la Russie de nouveaux territoires (Ukraine, Géorgie), qui constitueraient ainsi des zones séparées du bolchévisme. Des centres de redressement, qui peu à peu feraient reculer le gouvernement des Soviets et l'encercleraient dans des frontières où son existence deviendrait économiquement impossible?

La réalisation de semblables conceptions présenterait un danger qu'on ne saurait trop mettre en lumière. De même qu'une intervention directe dans les affaires intérieures de la Russie, toute tentative d'en séparer de nouvelles régions provoquerait une opposition violente de tous ceux qui, en Russie, ont encore conservé des sentiments patriotiques. Et pour ce qui est notamment de l'Ukraine, son histoire est si étroitement liée à celle de la Russie, que ce serait faire injure à l'énorme majorité des populations ukrainiennes que de les supposer capables d'aspirations séparatistes. Toute tentative de séparer de la Russie de telles régions y aurait des répercussions profondes et douloureuses, le peuple russe se rangeant dans un élan national autour des Soviets, malgré toute son horreur pour leur œuvre néfaste.

Ceux-ci qui sont absolument incapables de faire la guerre à l'extérieur, seront toujours à même de noyer dans le sang tous les soulèvements locaux.

Les Soviets succomberont par l'abstention du monde civilisé leur refusant tout concours et par la révolte du peuple russe se produisant spontanément un jour ou l'autre.

Dès maintenant on aperçoit des indices qui n'existaient pas il y a trois ou quatre ans. Le prestige du pouvoir n'est plus le même, le sentiment de peur s'est affaibli et émoussé, la population commence à relever la tête, la terreur provoque la terreur.

\* \* \*

En même temps qu'une politique d'abstention à l'égard du communisme russe, il devrait exister dans tous les pays une politique intérieure contre le communisme en général. Un Locarno anticommuniste est devenu depuis longtemps aussi nécessaire que l'autre.

Une observation encore :

Quand on dresse un programme d'action contre le pouvoir international communiste de Moscou, il est temps de se départir de la crainte — ancrée encore dans certains esprits — du danger que pourrait présenter un jour une Russie redevenue forte. Une Russie nouvelle surgissant sur les ruines amassées par le bolchévisme ne constituera de menace pour personne. Bien des années se seront écoulées du reste avant que soit oubliée la terrible tourmente qui a dévasté la Russie depuis 1917. La Russie nouvelle ne cherchera pas querelle à ses voisins, elle ne pensera ni aux conquêtes, ni à l'hégémonie, s'employant de tous ses efforts à panser ses plaies à l'intérieur et à s'assurer à l'extérieur une existence fondée sur la collaboration avec les autres peuples et sur l'ensemble des conditions nécessaires au développement de ses forces spirituelles et matérielles.